

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Les dynamiques migratoires et ses perspectives dans le paysage archipélagique

**Etude ethnographique de l'archipel des
Açores, Portugal**

Auteure : Lauranne Lambert de Rouvroit

Promoteur : Pierre-Joseph Laurent

Lecteur – Lectrice : Pierre Jérémie Piolat & Andréa Lobo

Année académique : 2019-2020

Master en Anthropologie

Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'emblée à remercier toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la rédaction de ce mémoire, que se soit grâce à leur soutien, leur encadrement et leur accompagnement.

Aucun « merci » ne saurait représenter le sentiment de gratitude que je ressens envers mes interlocuteurs de terrain, devenus si proche et ma famille qui m'a épaulée tout au long de mes études. Je remercie, de plus, Pierre Joseph Laurent pour la passion qu'il transmet à ses élèves, mes lecteurs Pierre Jérémie Piolat et Andréa Lobo ainsi que l'entièreté du corps professoral du département en Anthropologie de l'UCL.

« Lieues après lieues, la même phrase mélodique chantait dans ma mémoire sans que je puisse m'en délivrer [...] Cette nouure devenait inextricable, au point qu'on se demandait comment elle pourrait bien se tirer de là ; soudain, une note résolvait tout, et cette échappatoire paraissait plus hardie encore que la démarche compromettante qui l'avait précédée, réclamée et rendue possible ; à l'entendre, les développements antérieurs s'éclairaient d'un sens nouveau : leur recherche n'était plus arbitraire, mais la préparation de cette sortie insoupçonnée »

Lévi-Strauss, Claude. 2009. « Tristes Tropiques », Terre humaine 3009. Paris, Plon, page 452

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	3
Introduction.....	6
I.1 Le terrain	8
I.2 Méthodologie.....	11
I.2.1 Une observation participante	13
I.2.2 Une implication.....	15
I.2.3 Un regard pas uniquement anthropologique.....	16
I. Au carrefour de l’Atlantique, contextualisation.....	19
I.1 L’archipel et l’insularité	19
I.2 Inclusion, rivalité et dépendance.....	20
I.3 La société açorienne	22
I.3.1 Terre d’émigration	24
I.3.2 La relation entre l’ici et l’ailleurs.....	28
I.3.3 La famille à distance açorienne.....	31
II. Povoção, terrain et mise en ambiance.....	34
I. La Vila de Monte Simplicio	35
II.1 La famille Açorienne.....	40
II.1.1 Etude de cas de la famille d’Alessandre	42
II.1.2 Un dépeuplement Vers l’Europe	46
III. Mobilité et migration – Ponta Delgada.....	49
III.1 La Migration insulaire	52
III.1.1 Entre les îles – La migration intra-archipélagique	52
III.1.2 Entre les continents – Migrations extra-archipélagique	56
III.1.3 Revenir et l’image sociale.....	65
III.2 La migration comme voie vers l’indépendance et l’autonomie	67

IV. L’archipel et « l’atavisme migratoire » - Faial.....	70
IV.1 Etude de cas de la famille de Tiago.....	73
IV.2 Les retrouvailles	76
IV.3 Le besoin de revenir.....	78
Conclusion	81
Bibliographie.....	84
Ouvrage.....	84
Article	84
Thèses	86
Sources extérieures	87
Annexe	88
Lexique	88
Table des figures.....	89
Dossier photographique	90
<i>Photo annexe 1</i>	90
<i>Photo annexe 2</i>	91
<i>Photo annexe 3</i>	91
<i>Photo annexe 4</i>	92
<i>Photo annexe 5</i>	93

INTRODUCTION

Le projet dont émanent les premiers pas de ce travail visait à mettre en évidence le paysage de la famille à distance issue de la diaspora açorienne, constituée de plus d'un million et demi d'açoriens à travers le monde. Emportée par les réalités du terrain, des rencontres, des lectures, des expériences vécues, j'entreprends le récit de ce mémoire au travers de thématiques qui dépassent les perspectives antérieures à l'écriture et s'enracinent autour de sujets connexes. Entamant un travail de longue haleine sur le terrain et une période d'écriture dans un contexte particulier, progressivement, mes idées s'envolent et le processus d'écriture m'emmène, inconsciente, vers de nouveaux angles de réflexion. Fondé sur la conjugaison de plusieurs éléments théorico-empiriques, l'âme de ce projet met en lumière la migration comme constitutive du vécu sur l'archipel des Açores.

La famille à distance étant la portée d'entrée principale de ma réflexion sur la migration insulaire, elle est abordée à plusieurs reprises et met l'accent sur la question de la mobilité des citoyens açoriens à travers le monde, dessiné par l'émigration historique et contemporaine de l'archipel. Au fur et à mesure de la lecture de ce travail, les raisons de départ des açoriens ainsi que leur perspective de retour se dévoilent et laissent apparaître les données essentielles du paysage migratoire insulaire. L'approche de la migration ainsi que ses différentes facettes mettent en lumière un ensemble de dynamiques liées à la vie sur l'archipel et, je l'espère, permet de ouvrir des pistes d'interrogations et de réflexion dans le domaine de l'anthropologie de la famille et de la migration.

Pour ce faire, je compte ici développer une ethnographie menée sur le terrain d'août 2019 jusqu'en décembre 2019 sur l'archipel des Açores, à São Miguel et à Faial, au Portugal. La rédaction de ce travail repose sur le traitement d'un amoncellement des données de terrain établi sur une courte durée de quelques mois alimenté par des rencontres et une immersion totale. Les concepts se succédant, ils donnent vie à l'observation de la migration grâce aux récits des interlocuteurs rencontrés, des données théoriques récoltées et du cheminement de mes réflexions propres. Via l'ensemble de mon expérience sur les îles de l'archipel, les données ethnographiques abordées sont une facette de la réalité açorienne qui a été peu étudiée. Bien que la

migration fût à de nombreuses reprises illustrée dans le travail des chercheurs, peu d'auteurs francophones se sont penchés sur l'étude du milieu açorien et rare sont les analyses ethnographiques établies. De ce fait, nous observerons dans ce mémoire la mobilisation d'une grande variété d'éléments telle l'utilisation de nombreuses disciplines scientifiques, des recherches anthropologiques lusophones et des données sur d'autres terrains ethnographiques analogues.

Dans les différentes théories qui composent les études des migrations dans le domaine des sciences humaines, il convient, comme le souligne le sociologue Gilles Séraphin (2016), de prendre en compte qu'elles peuvent être observées sous plusieurs approches. Je souhaite dans ce travail aborder toutes ces nuances pour offrir au lecteur une plus grande profondeur dans le paysage de la migration açorienne. Eparpillé tout au long de ce travail, nous mettrons en avant le *mouvement de la migration*, avec une analyse des territoires de départ et d'arrivée dans un contexte d'émigration et d'immigration autant d'un point de vue des migrations extra-archipélagiques qu'intra-archipélagiques. Le *contexte de la migration*, prend forme sur plusieurs plans au fur et à mesure de la lecture illustré par l'histoire, la situation économique dans laquelle évoluent les interlocuteurs et l'impact culturel qui entoure ces départs. En dernier point, mais des plus importants, nous partons à la rencontre des *acteurs de la migration* que j'ai approché tout au long de mon séjour. Je tenterai de mettre en avant le fait que les *push & pulls factors* de ces émigrations, ancrées dans la culture açorienne, cultivent une certaine normalisation au départ et affectent la société contemporaine sur les îles de l'archipel.

Pour illustrer ces différentes approches, nous voyagerons entre les réflexions théoriques soutenues par la présentation de plusieurs cas qui font partie du corps de ce travail, constitué de cinq chapitres. En premier lieu, je présenterai la méthodologie mise en place durant mon séjour sur l'archipel au travers de l'observation participante et de mon implication. La deuxième partie sera axée sur plusieurs points de contextualisation nécessaire à la compréhension ainsi qu'un retour en arrière quant à l'histoire de l'archipel. Les trois chapitres suivants suivront la même voie de réflexion que fut la mienne durant ces quatre mois aux Açores. A Povoção, région rurale de São Miguel, nous nous étendrons sur les réalités de la famille açorienne actuelle et de son évolution vers l'Europe. Ensuite, à Ponta Delgada, la capitale açorienne, nous entreprendrons d'observer plusieurs cas qui nous permettront de comprendre de

quelles façons les stratégies migratoires, s'il y en a, sont vécues et nous en analyserons les données récurrentes. Avant de conclure, nous prendrons l'avion jusqu'à Faial, pour y rencontrer la famille de Tiago et participer à leurs retrouvailles. Nous nous pencherons sur le sentiment, le besoin, de retour des émigrants. La dernière partie nous permettra de conclure afin de résumer mes propos et ouvrir la voie à de nouvelles réflexions.

I.1 LE TERRAIN

Dans ce travail, je vous emmène au cœur de l'Atlantique, aux Açores. Cet archipel est l'un des quatre territoires de la Macaronésie qui comprend le Cap-Vert, les îles Canaries et Madère. Région autonome du Portugal, l'archipel a toujours été lusophone depuis sa découverte. Ces îles volcaniques, situées à 1500 km au large de la péninsule ibérique, sont la conséquence d'une ligne de failles sous-marines. Les points culminants de ce que l'on appelle « la dorsale Atlantique » sont ces îles ou ces archipels que l'on retrouve de l'Islande jusqu'au Sud de l'Afrique. Trois plaques tectoniques se heurtant dans les profondeurs marines sont la cause de ce phénomène géographique qui donne naissance à ces territoires entre mer et ciel. Reposant sur ces points culminants, l'archipel açorien, composé de neuf îles, se divise en trois groupes insulaires : Oriental, Central et Occidental. À l'Est se trouve São Miguel, la plus grande île accompagnée de Santa Maria, une île plus petite située au Sud, qu'il est possible de voir de la côte un beau jour d'été. Au centre se trouve le trinôme de l'archipel : Pico, São Jorge et Faial ainsi que, au Nord, Terceira et Graciosa. Vers l'Ouest, bien plus éloigné, Flores et Corvo se démarquent par la distance de 244 km qui les sépare du reste de l'archipel et leur faible peuplement. Le terrain archipelagique représente un milieu particulier dans les recherches anthropologiques. Il convient d'étudier l'ensemble des dynamiques des îles malgré les étendues de l'océan qui crée une frontière entre chaque entité.

Durant quatre mois, j'ai pu découvrir trois zones distinctes dont deux sur l'île de São Miguel (Povoação et Ponta Delgada) et l'une sur l'île de Faial (Flamengos), au centre de ce territoire multi-composé. Inspirée par les auteurs qui se sont aventurés sur d'autres îles, et en ont produit des écrits, il me semble pourtant nécessaire de mettre en avant le fait que chaque île a sa propre culture, son propre « langage » et ses

ressources particulières. Leurs disparités et leurs ressemblances en font un terrain passionnant mais les quelques mois à ma disposition ne m'ont pas permis de découvrir l'entièreté de cette région lusophone.

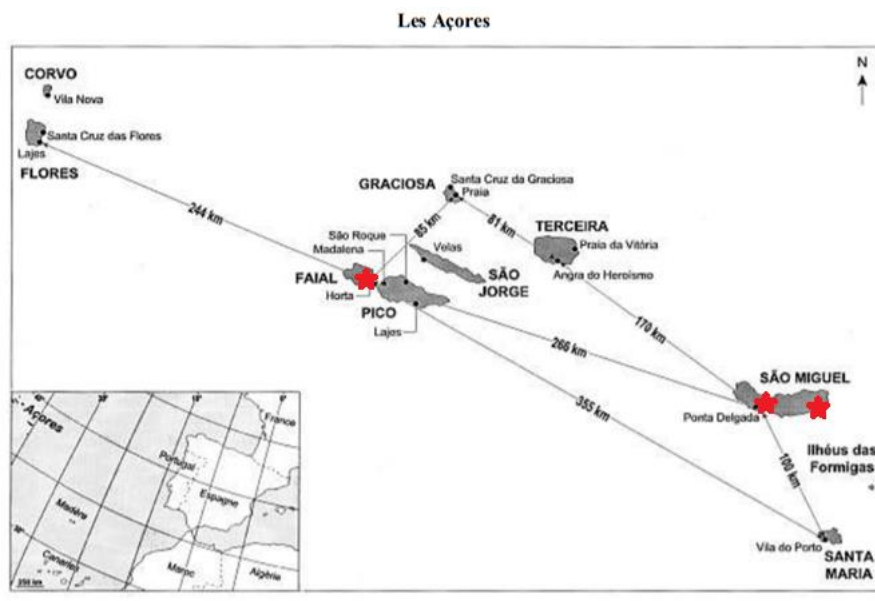


Figure 1 : Présentation de l'archipel des Açores. Les étoiles dessinées sur la carte représentent les différentes zones étudiées dans ce mémoire (de gauche à droite : Faial, Flamengos – São Miguel, Ponta Delgada – São Miguel, Povoção) Source : Rudel, Christian. 2002, p.6

Mes recherches se sont concentrées sur la plus grande et la plus peuplée de ses îles : São Miguel. Elle m'a accueilli durant plusieurs mois de recherche et cette région açorienne orientale est ma principale base d'informations pour ce travail. Ses côtes abruptes et immenses, son climat océanique, ses forêts luxuriantes, ses plages de sable noir et ses prairies verdoyantes sont les caractéristiques principales de la géographie du terrain et de mes paysages quotidiens. Surnommée l'île verte, deux importants massifs volcaniques, de part et d'autre du territoire, structurent la géographie de l'île. Entre ces deux volcans éteints, s'étend une immense étendue de basse altitude où l'on retrouve les plus grandes superficies agricoles, ce qui lui donne le surnom de « Ilha Verde ». Bien que les touristes ne s'attardent pas sur les plages au sable noir, les sources chaudes qui parcourent l'île et les paysages entre terre et mer sont à l'origine d'un secteur touristique qui s'accroît depuis maintenant quelques décennies.

Nous étudierons deux zones respectives sur São Miguel, l'une à l'Ouest et l'autre à l'Est. Ponta Delgada, la capitale açorienne, représente la moitié de la population de l'île, et la vila de Povoção avec ses deux mille habitants, dépeint la région rurale de São Miguel. A peine éloignées de quelques dizaines de kilomètres, les

différences entre les deux régions sont profondément comparables. La ruralité de la *vila* face au développement économique en pleine expansion de la capitale est un indicateur important dans notre recherche. Il convient de préciser que mes données ne se sont pas concentrées uniquement sur mes lieux de résidence durant ces quatre mois d'étude. J'ai eu la possibilité de découvrir l'île de long en large, avantagée par la taille du territoire.

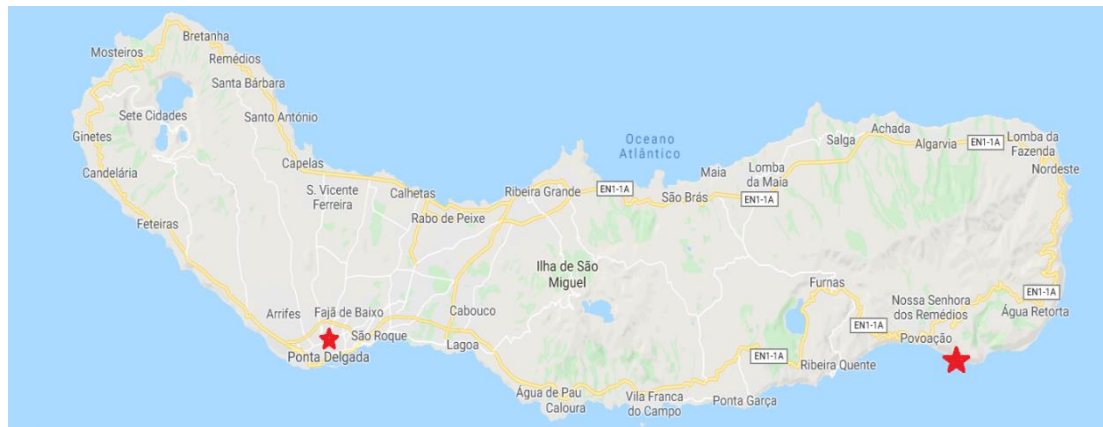


Figure 2 : L'île de São Miguel, à l'Est, Povoação et à l'Ouest, Ponta Delgada

A la fin de ma période de terrain, durant la mi-décembre, une occasion unique m'a permis de voyager jusqu'à Faial, l'une des îles les plus importantes du fait de son taux de population élevé et sa situation géostratégique unique au centre de l'archipel. Sa capitale, Horta, fait partie des *idades* accueillant le plus d'açoriens en troisième position après Ponta Delgada et Angra de Heroísmo à Terceira. Comme la plupart des villes de l'archipel, elle se trouve au bord de la mer, en face de l'océan. Son histoire se façonne autour de son port considéré comme un point de relais essentiel dans les premières constructions des réseaux de mobilité de l'archipel. La ville a connu un développement intense au XVII^e siècle en devenant un comptoir commercial et un port d'abri réputé entre l'Europe et l'Amérique. Historiquement, tout comme Pico, île se situant à quelques kilomètres à l'Est, c'était un lieu de prédilection de la chasse à la baleine. Le peu de temps passé sur Faial ne permet pas une exploitation importante des quelques données récoltées mais nous nous inspirerons d'événements survenus sur cette île afin d'alimenter l'un des derniers chapitres de ce mémoire.



Figure 3 : L'île de Faial, Flamengos

Les similarités entre ces deux îles sont propices à notre réflexion quant aux dynamiques migratoires. Bien qu'elles soient dissemblables, elles se trouvent toutes les deux considérées comme étant des territoires favorables au développement économique sur l'archipel contrairement à d'autres espaces plus éloignés ou de taille plus réduites et leur taux démographique en est ainsi influencé. Le taux d'émigration de ces dernières est plus élevé que celles dont les espaces sont plus grands et plus centraux. Nous pouvons prendre comme exemple que le dépeuplement du début du XX^e siècle à Flores est significatif, voire même inquiétant, contrastant avec l'augmentation de la population à Terceira (Marrou & Rousseau, 2009).

I.2 MÉTHODOLOGIE

Le choix d'un terrain de recherche, pour la rédaction d'un mémoire par exemple, ne peut être que nourrie d'une curiosité singulière que l'étudiant lui porte. Dans mon cas, j'ai choisi d'explorer un milieu insulaire. Éloigné des sujets étudiés depuis le commencement de mon master en anthropologie, le choix d'observer un terrain qui m'intriguait fut une évidence. Dans les imaginaires des occidentaux, comme le mien, les romans d'aventures qui racontent l'histoire de ces héros abandonnés sur une île déserte qui combattent monstres et cyclopes bercent mon enfance. L'île majestueuse emplie de robinsonnade est toujours apparue comme un univers à part entière, un microcosme où tout peut advenir.

L'île revête de plus, de nombreux visages dans nos imaginaires. En premier point, étant donné son isolement¹, la thématique de la rupture géographique engendre les pensées d'expiations, d'exclusions. Comment parler des îles ou des archipels sans penser à celles qui s'associent au nom de personnages célèbres ou d'événements historiques ? Saint Hélène pour Napoléon, Jersey pour Victor Hugo, Edmond Dantès au château d'If, ou Alcatraz ? Ces îles « prisons » représentent l'exil, autant celui de ses personnages que de son milieu, l'incarnation de l'isolement contraint. Nonobstant, l'insularité représente bien plus que l'unique isolement de son espace, c'est aussi le pont qui relie le monde réel à l'imaginaire, aux récits d'aventures emplient de mystification pour aboutir à une vision enchantée et idyllique (Bernadie-Tahir, 2005 ;368). Que l'île soit un havre de paix pour ceux qui veulent fuir la société ou un piège dont personne ne peut s'enfuir, les fictions ont toujours nourri une réalité chimérique autour de l'insularité mais elles représentent rarement ce qu'elle est réellement. J'ai toujours trouvé en la symbolique de l'île une fascination que je ne pouvais expliquer. Comme le constate Goulet, « le choix conscient de tout anthropologue qui « un jour, a pris la décision de porter ses regards sur telle ou telle culture, parce qu'elle l'“intéresse” » (Caratini 2004 : 63), est en partie déterminé par le non-dit, le régime des mobiles inconscients à l'œuvre dans les mécanismes du transfert qui rendent tel ou tel « objet » séduisant ou fascinant pour l'un et insignifiant ou indifférent pour l'autre. C'est dans cette séduction ou fascination que l'anthropologue élabore son projet – ou plutôt que prend forme en lui une destination qui fait partie de sa destinée. » (2011 :30) De cette fascination pour l'insularité, j'ai atterri sur l'archipel des Açores en Août 2019. Terrain déjà découvert quelques années auparavant, je ne m'étais jamais autant impliquée que durant ces 4 mois, installée à Povoção, une « *vila* » (petite ville) à l'Est de São Miguel, en compagnie de Tio José et de sa femme ou à Ponta Delgada, dans mon appartement de la rue Gaspard Frutuoso.

Depuis des décennies l'étude de la migration açorienne a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais pas seulement. Complètement ancrée dans leur culture, de nombreux artistes, poètes, musiciens, et écrivains se sont tournés vers la question de la migration portugaise² pour y trouver leur inspiration mais, dans notre étude de

¹ Cf. *Infra*

² Nous n'aborderons pas, dans ce travail, l'approche de la culture migratoire portugaise dans son ensemble. Cependant, il convient de préciser que le rapport à l'ailleurs, les voyages, l'émigration et les départs sont des réalités ancrées dans le vécu lusophone, historique et contemporain. De nombreuses

terrain, elle se réfère aussi au fondement de l'açorianité (*açorianidade*). Ce concept a été façonné par l'écrivain V. Nemésio pour représenter l'identité singulière de la société açorienne en y décrivant l'âme de son peuple, forgée par l'éloignement, l'insularité, la résistance aux éléments et un sens très fort de la communauté qui en découle. Les scientifiques, pour leur part, y voient un terrain d'étude propice à la réflexion et à l'analyse grâce à l'observation du microcosme que représente une île de taille aussi réduite. Contrairement aux recherches lusophones, les études francophones ont peu étudié le milieu archipélagique des Açores et il reste encore beaucoup de choses à découvrir. L'observation de la famille à distance fut pour moi une porte grande ouverte sur le paysage açorien afin d'observer ces réalités migratoires enracinées dans la vie de mes interlocuteurs.

Pour comprendre de quelle manière j'ai entrepris de récolter mes données durant mon terrain et de la façon dont je m'y suis impliquée, il me semble nécessaire de faire un point méthodologique. Afin de mener à bien ce projet, je me suis appuyée sur les techniques de recherche apprises au fur et à mesure de mes études dont principalement l'observation participante et l'implication, les outils principaux de l'étude anthropologique.

I.2.1 UNE OBSERVATION PARTICIPANTE

L'observation participante fut ma principale porte d'entrée sur ces différents terrains. C'est le fait d'être présente, d'écouter, de participer et surtout, de s'impliquer³. Une position où l'anthropologue se fond dans la masse et, par ses notes quotidiennes et ses entretiens, exploite et relate l'histoire des personnes rencontrées et des situations diverses où elles habitent ou plutôt, *qui les habitent*. Pour réaliser ce projet de mémoire, je suis partie d'août à décembre 2019 sur l'île de São Miguel, l'une des neuf îles des Açores, pour y atterrir sous le soleil brulant de l'été et en repartir quatre mois plus tard sous les tempêtes subtropicales hivernales.

Ce terrain, que nous pouvons considérer comme multi-situé, se divise en trois zones de recherche. La première est la zone rurale de Povoção, dans une atmosphère paisible et loin de la *confusão* (confusion) des grandes villes. La seconde est la ville

fois présentée, la « lusotopie » est l'un des axes de recherches de certains de mes auteurs clés dans ce travail. Pour plus d'informations à ce sujet : Leal, João. 2000. *The Making of Saudade*.

³ Jamoulle, Pascale, et Jacinthe Mazzocchi. Adolescence en exil. Editions Academia, 2011.

de Ponta Delgada, capitale açorienne officielle et la dernière, à plus de 1h30 de vol, l'île de Faial, et plus précisément à Flamengos, un village se situant sur les grandes étendues plates de cette région au bord d'immenses volcans endormis (ou presque). Ces trois régions distinctes sont une source d'information inépuisable et pouvoir les comparer fut une richesse que nous pourrions observer dans ce travail.

Durant mon premier mois sur l'archipel, je me suis installée à Povoção dans la maison familiale de Tio José et sa femme, Tia Candinha. Grâce à ce couple, que je présenterais par la suite, j'ai commencé à me laisser envahir de la culture açorienne, de l'environnement unique et de l'hospitalité des habitants de la région. Mes premières rencontres furent principalement la famille de Tio José et Tia Candinha ; entre les jeunes du Portugal, l'oncle brésilien, la tante d'Amérique et les cousins açoriens, un tumulte de rencontres lusophones m'aïda pour ces premières semaines d'introspection. Vivre avec cette famille fut une excellente façon d'entrer dans ma thématique de terrain. La famille de Tio José est déjà, en soi, une entité multi-située qui me permit de m'aventurer dans l'observation des relations et liens familiaux à distance. De plus, avoir la possibilité de découvrir une région plus rurale de l'île m'a permis d'ouvrir les yeux sur la question du dépeuplement mais aussi comprendre la paisibilité de vivre loin du brouhaha des grandes villes. Povoção, au centre d'une nature sauvage, verdoyante et luxuriante, n'est pas à la conquête d'un développement démesuré comme la plupart d'autre grande villes de l'île. La paix et la tranquillité entourent la vie des habitants de cette région.

La plupart du temps, considérée comme une touriste du fait de mon portugais maladroit et mes origines belges, une frontière se dressait entre moi et les locaux. J'avais conscience que mon intégration sur le terrain, de seulement quelques mois, ne suffirait pas à atteindre certains des objectifs fondamentaux à la maîtrise de l'ethnographie. Etant souvent considérée comme une étrangère à l'île, une touriste, et, de cette manière, incapable de comprendre les réalités de l'archipel et de sa culture, il me semblait difficile de rentrer dans une « espèce de fusion mythique avec les autres » (Augé, 2001 ;62 cité par Goulet, 2011 ;11) Sans mode d'emploi, c'est avec patience et obstination que je me suis impliquée dans la vie des açoriens en participant aux conférences proposées par l'université et d'autres activités multiculturelles de la ville. Au bout de quelques semaines de solitude, le hasard et les rencontres, parfois un peu improbables, m'ont permis, au fur et à mesure, de rencontrer de nombreuses personnes

et des familles sans qui ce projet n'existerait pas. Leurs fragments de récit de vie, qui trament le corps de ce travail, permettent d'emmener le lecteur au sein même de la société açorienne et de leur réalité. L'histoire de vie de ces individus ainsi que leur lien d'attachement avec leurs proches est la base de ce projet. J'ai eu la possibilité de faire des entretiens indirects avec un échantillon de personnes âgées de 20 à 35 ans. Ma décision de me tourner vers un public de cet âge fut lié à mes principales rencontres et à leur situation en tant que jeune adulte. Cette tranche d'âge situe l'individu dans une période où leurs décisions de vie se construisent ou parfois, se déconstruisent. J'ai mené globalement deux entretiens semi-directifs et une quarantaine d'entretiens que nous pouvons considérer comme informels.

A la fin de mon périple sur l'île de São Miguel, l'une de mes rencontres m'a proposé de voyager avec lui sur son île natale pour rencontrer sa famille. Tiago, que je présenterais par la suite, fut l'une des personnes qui m'a le plus apporté durant mon voyage. Entre questionnements économiques, sociaux et culturels, sa connaissance de l'archipel et de son histoire était sans failles et ses ressources me furent d'une aide précieuse. Voyager sur une autre île était pour moi une nécessité pour ce projet mais ma situation financière m'empêchait de voir cette idée aboutir. Grâce à Tiago, l'opportunité de me rendre sur Faial, à moindres frais, fut envisageable. Je m'installais avec lui et sa cousine pendant plus d'une semaine sur l'une des plus petites îles de l'archipel, dans le village de Flamengos. J'ai rencontré leur famille pour qui ils portent une attention toute particulière. Entre larmes, embrassades et rires, ces retrouvailles m'éclairèrent encore plus sur mon questionnement qui entoure la vie archipélagique et l'éloignement lié à la migration.

I.2.2 UNE IMPLICATION

Comme présenté plus haut, c'est en suivant une interrogation personnelle et un attrait particulier pour l'insularité que j'ai atterri sur l'archipel des Açores. Nourrie par une fascination de l'archipélagie et de ses caractéristiques, je ne m'attendais pas, quelques mois plus tard, à devoir mettre des mots sur l'implication ressentie durant ce séjour.

Au premier contact, mon inclusion dans la vie açorienne fut difficile. La communication, dut à mon baragoinement portugais, ne favorisait pas les rencontres malgré des bases que je pensais, naïvement, suffisantes. C'est avec acharnement que

j'aspirais à parler au plus vite cette nouvelle langue afin d'épaissir mes réseaux et améliorer les rares contacts que j'entretenais. Malgré ces lacunes, la majeure partie de la population de l'archipel parle l'anglais et le français couramment n'ayant, de cette manière, que peu impacté la communication entre nous. La génération de nos parents et de nos grands-parents parle le français, anciennement enseigné à l'école et la génération plus jeune converse en anglais, favorisé par les relations de plus en plus importantes avec l'Amérique, le Canada, les touristes, le monde extérieur à l'archipel. En fin de compte, à la fin de mon terrain, je me suis aperçue que ce sont toutes les rencontres faites qui m'ont permis de me sentir bien plus impliquée que je ne m'en serais sentie capable. Engagée dans des relations qui s'éloignaient de l'accointance scientifique que l'on me demandait, ce ne sont plus des « interlocuteurs » ou des « échantillons d'individus » que je questionnais, mais bien des amis qui m'enseignaient. « S'engager dans la voie empruntée par les Tedlock et bien d'autres après eux, c'est voir tous les êtres humains (y compris soi-même) non pas « comme donnés ontologiquement mais comme historiquement construits » (Said 1989 : 225). En d'autres mots, si « La représentation d'autrui et de nous-mêmes est toujours et inévitablement dépendante de positions sociales et de présupposés interprétatifs, ceux de l'anthropologue et/ou ceux des autres » (Goulet 1998 : 251), c'est en adoptant de nouvelles positions sociales et de nouvelles façons d'interpréter le vécu que l'anthropologue décolonise son esprit afin de rencontrer l'autre sur son terrain. C'est ainsi qu'autrui devient un mentor qui éduque, plus qu'un informateur qui renseigne. » (Goulet, 2011 ;14).

I.2.3 UN REGARD PAS UNIQUEMENT ANTHROPOLOGIQUE

Bien que les études d'anthropologie soient portées vers un large champ d'observations et de contenu à prendre en compte, il est nécessaire d'accentuer qu'au travers de ce travail, la portée pluri- et trans- disciplinaire est l'un des points forts de ce projet. « Observer l'île et sa vie sociale pousse inévitablement à adopter une vision globale » (Soulmant, 2011 :8). En ce sens, l'utilisation de nombreuses disciplines seront, dans ce travail, une clé de compréhension essentielle.

En premier point, l'étendue du questionnement de la vie sur l'archipel s'étend au travers de la géographie comme base à soupeser dans notre cheminement. L'insularité et l'archipelologie sont des points cruciaux à examiner afin d'avoir un regard

plus entier quant à la situation des habitants de ces îles. De nombreux géographes⁴, inspirés par la nature des réalités insulaires, ont exploité l'espace pour en tirer un maximum d'informations non pas uniquement liées à la situation spatiale mais bien à la façon de vivre des habitants de ce milieu. L'apport des données géographiques nous sera utile afin de comprendre en quoi la vie sur ce milieu diffère de celle du continent et quels sont les enjeux de cette recherche⁵. En second point, l'histoire des Açores depuis leurs découvertes jusqu'à nos jours nous permet de faire témoigner du faste de l'archipel. Concentrée sur la question des multiples grandes phases d'émigrations de l'archipel, l'approche historique est un pilier dans le questionnement concernant la famille à distance et la migration. Entre « l'acculturation » et les normes migratoires qui en découlent, il me semble inéluctable de revenir sur certains de ces événements historiques. Ce témoignage est l'un des créneaux étroits qui nous permet de mieux comprendre la situation actuelle et en comprendre son évolution.

L'un des derniers points décisifs fut pour moi la littérature comme clé de perception. L'observation de cet espace archipélisé est, comme cité plus haut dans le texte, un milieu complexe dont il faut en comprendre les réalités et les codes pour pouvoir l'appréhender. Loin de moi l'idée, après 4 mois de voyage, de pouvoir dire que je m'y connais. Au contraire, mon « insouciance » face à l'insularité et ce qu'elle représente fut l'une de mes inquiétudes sur le terrain mais me tourner vers la littérature insulaire fut un moyen de pallier cette faiblesse. Inspirée par E. T. Hall dans son ouvrage, « La dimension cachée » et l'utilisation des sens comme moyen méthodologique dans la recherche ethnographique⁶, fut pour moi une clé de compréhension nécessaire : « Que se passerait-il si, au lieu de considérer les images employées par les auteurs comme des conventions littéraires, on les étudiait soigneusement en les considérant comme des systèmes rigoureux de réminiscence destinés à libérer les souvenirs ? Pour cela, il fallait étudier les textes littéraires, non pas en de la simple délectation ou afin d'en saisir les thèmes ou l'intrigue, mais avec pour objectif précis la détermination des composantes fondamentales du message que l'auteur fournit au lecteur pour construire son propre sentiment de l'espace » (1978 ;

⁴ Dans ce travail nous pourrions observer les théories de plusieurs géographes tels que Louis Marrou, Nina Souléman & Nathalie Bernadine-Thair

⁵ Cf. *Infra*.

⁶ Le jury de ma première année de master portait sur la conception du sensoriel et du sensible dans les recherches méthodologiques en anthropologie.

120-121). Mais cette clé de compréhension ne peut provenir uniquement de questionnement « extérieur ». D'où l'importance de considérer ces questionnements au travers d'une littérature dites « insulaire », écrite et pensée par des individus vivants sur une île et où ils y ont grandi tel que l'auteur, Vitorino Némésio (1901-1978), né sur l'île de Terceira, qui fut à la fois poète, romancier et chroniqueur⁷ ou la lecture de quelques extraits de Saudade da Terra⁸ de Gaspard Frutuoso que j'ai pu découvrir. L'apport de la littérature permet ainsi de comprendre certaines réalités que les filtres « occidentaux », tel que les miens, rendent parfois inaccessible. « On entend aussi parler de la littérature des Antilles et de ses courants littéraires : la négritude, l'antillanité et la créolité ; ou encore de la littérature islandaise ou capverdiennne et sa cap-verdiannité. Un exemple intéressant est les écrits de l'auteur açorien Vitorino Némésio qui, dans la même logique que la créolité, vient enrichir le vocabulaire du mot "açorianité". *Serait-ce une relation au monde typiquement açorienne, une manière d'être, de voir ?* Cependant, le débat sur la littérature insulaire ne pourrait se faire ainsi en quelques lignes, il nécessite bien plus de pages et d'honneurs. » (Soulimant, 2011 ;28) Il sera, de plus, essentiel d'englober cette vision en prenant en compte d'autre approches telles que la philosophie, la sociologie ou même les recherches environnementales⁹ pour enrichir notre regard vers une portée plus juste de notre recherche. « La transdisciplinarité suppose un cheminement, un voyage d'une discipline à une autre, qui va définir une impression d'ensemble ou des modes d'action qui varieront selon le moyen de transport utilisé. Un rapide survol donnera une vision écosystème globale, mais ne permettra pas de cerner les détails ; un trajet pas à pas permettra de goûter la beauté des paysages parcourus, mais n'évitera pas le risque du particularisme, ni la déformation liée aux présupposés du voyageur. » (Miermont, 1995 : 358)¹⁰

⁷ Vitorino Némésio fut professeur à la faculté des lettres de Lisbonne, puis à l'Université de Montpellier et à Bruxelles. Némésio, Vitorino. 1988. Gros temps sur l'archipel. Paris : Éd. de la Différence.

⁸ Gaspar Frutuoso, Saudades da Terra (6 volumes). Ponta Delgada (Açores) : Instituto Cultural de Ponta Delgada, 2005. 124 p (ISBN 972-9216-70-3).

⁹ Marrou, Louis, et Nina Soulimant. 2013. « Baisse de la population et concept d'île renouvelable dans l'archipel des Açores ». In *Insularité et développement durable*, édité par François Taglioni, 107-29. Objectifs Suds. Marseille : IRD Éditions. <http://books.openedition.org/irdeditions/5729>.

¹⁰ Miermont, Jacques. 1995. *L'homme autonome : éco-anthropologie de la communication et de la cognition*. Paris : Hermès.

I. AU CARREFOUR DE L'ATLANTIQUE, CONTEXTUALISATION

I.1 L'ARCHIPEL ET L'INSULARITÉ

Pour définir le milieu insulaire, quoique l'exercice soit problématique, les géographes s'accordent pour retenir trois notions clefs à la définition : « l'isolement, l'exiguïté des terres et l'environnement maritime » (Gros-Desormeaux, Tupiassu & Bastos, 2015 :2). On observe, en ces trois différentes notions, l'île comme un lieu fermé, éloigné, de taille réduite, avec un climat océanique. Mais au-delà de cette simple observation théorique de l'insularité, notre approche se veut la plus globale que possible et, de ce fait, l'insularité de l'archipel se compose de bien plus que ces trois éléments.

Les îles des Açores, par exemple, sont regroupées en un archipel, ce qui transforme complètement le concept de l'isolement car on peut considérer ces (ses) territoires comme « isolés ensemble ». Face à l'externalité des îles isolées, l'archipel poursuit un schéma d'intégration particulier. Malinowski, sur les îles de Trobriand, à lui-même compris de quelle manière la communication et la circulation de certains biens sont les piliers de cette relation intra-archipélagique. « Non seulement l'archipel est considéré comme un tout mais il est aussi considéré comme chacun de ses éléments à part entière qui se divisent en autant d'espaces archipélisés. » (Faria, 2016 ;6).

De plus, il devient de plus en plus difficile de parler d'isolement géographique que l'on peut même considérer comme « en voie de disparition ». L'explosion des nouvelles innovations technologiques, depuis 1950, transforme la vie sur les espaces dit « isolés » et surtout, la vision que l'on a d'eux. La professeur de géographie de l'université de Limoge, Nathalie Bernardie-Tahir, questionne le sens du terme « isolement » dans son article sur l'illusion de l'écart géographique des îles touristiques : « Mais de quel isolement parle-t-on ? Car c'est bien là que réside le fond du problème. On voit bien aujourd'hui que la notion de distance géographique n'est plus véritablement opérante à l'heure de la mondialisation des transports et qu'il serait sans doute plus pertinent de parler d'accessibilité, voire de degré d'enclavement. À la distance kilométrique il convient désormais de substituer la distance-temps qui permet

d'approcher sans doute plus finement la notion de l'isolement. Par ailleurs, l'isolement n'est pas en soi une donnée absolue tant il dépend des types de relations envisagées entre l'île et le monde extérieur : son importance varie en effet selon qu'il est question de flux de marchandises, de plantes, de personnes, de touristes ou d'informations... Ainsi, parler d'isolement insulaire au singulier se révèle particulièrement réducteur. Enfin, l'isolement n'est pas seulement une donnée objective, c'est aussi une représentation individuelle ou collective qui renvoie à une appréciation éminemment subjective et donc relative. Bien plus, l'isolement relève aujourd'hui sans doute plus de l'iléité (Péron, 1993), c'est-à-dire du vécu, de la culture ou de l'imaginaire des insulaires et de leurs visiteurs que de l'insularité au sens géographique du terme » (2005 ;13)

Pourtant, l'apport des recherches psychologiques liées au fait de vivre sur un espace délimité par des frontières physiques, l'océan dans ce cas-ci, est un bon exemple pour comprendre la réalité de l'espace comme bien plus qu'un rocher isolé au milieu d'une mer ou d'un océan. Ces mentalités liées aux territoires impacteraient sur la façon de concevoir la monde, *d'être au monde*. La plupart des auteurs ayant posé un pied sur l'archipel prennent l'habitude d'utiliser des termes tel que « psychologie insulaire » ou « d'insulapsychologie »¹¹. Cependant, les travaux de ces scientifiques ont du mal à s'accorder sur une définition unique car chaque espaces insulaires ou archipelagiques se composent de diversités qui les rendent uniques avec des visages très variés. Nous ne pouvons cependant pas ignorer que certains traits psychologico-anthropologiques peuvent être considérés comme une tendance et c'est sur ces grands points que les chercheurs assiéront leurs théories tel que l'isolement, la migration, l'ambiguïté et l'inertie de la communauté. Nous observerons tout au long de ce travail certaines de ces caractéristiques récurrentes à la recherche de l'espace insulaire.

I.2 INCLUSION, RIVALITÉ ET DÉPENDANCE

Loin des réseaux globaux (*à grande vitesse*) qui favorisent le développement des pays continentaux, l'île continue de nous sembler réellement lointaine. Bien que les technologies de mobilités aillent explosées ces dernières décennies, l'éloignement

¹¹ Péron, Françoise (2005) Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant), *Îles et oasis*, Annales de Géographie, n°644, 4, p.422-43

et la difficulté d'accessibilité reste un facteur qu'on peut considérer comme stigmatisant dans ce monde sans cesse en connectivité. Contrairement à cette vision, l'archipel est, quant à lui, milieu d'inclusion plutôt que d'exclusion. Sa structure organisée donne l'impression que l'insularité devient ouverte. Les bouts de terre qui créent cette structure morcellent tout en totalisant l'archipel (Faria, 2016). Les neuf îles des Açores sont, dans ce contexte, l'exemple même de l'inclusion. Bien que l'histoire laisse une trace de rivalité entre les îles qu'on peut encore discerner, l'entité des Açores ne forme qu'un tout.

La particularité fondamentale de l'archipel des Açores, face aux autres milieux archipélagiques à travers le monde, est son statut de région autonome. Ce régime d'autonomie constitutionnelle portugaise, datant de 1987, illustre la profonde volonté des açoriens d'affirmer leur identité et leur culture à part entière mais tout en sauvegardant le soutien de l'économie portugaise et européenne auquel l'archipel est, encore aujourd'hui, dépendant. Les citoyens insulaires, que j'ai rencontré d'une région à l'autre, se disent satisfaits de cette situation. Les relations avec le *mainland* sont cordiales et peu de problème conflictuel secouent ce lien historique. Il arrive cependant, dans les rues de Ponta Delgada, lorsque le promeneur se balade le long des étroites ruelles pavées, d'observer des fresques murales, peintes à la main, où l'on peut lire en lettres majuscules « *Independência* ». Le slogan est le plus souvent représenté avec l'image d'un homme soulevant une gerbe de feu. Malgré ces traces de quelques opposant à la régionalisation portugaise, la plupart de mes interlocuteurs m'ont partagé leur fierté d'être portugais et encore plus les représentants açoriens et portugais vivant à l'étranger.

« Ce que veulent les Açoriens, c'est que soit admis et reconnu par l'ensemble de la communauté portugaise que, s'ils sont Portugais et fiers de l'être, ils sont des « Portugais différents », héritiers d'un passé différent, tellement différents qu'ils restent açoriens portugais jusque sur les terres d'émigration. » (Rudel, 2002 ; 58)

La loi sur l'autonomie des Açores témoigne de la volonté portugaise d'assurer une représentation équitable sur chaque île bien que cela puisse représenter un déséquilibre quant à la sur-représentation des îles de taille plus réduite, tel que Corvo par exemple (Taglioni, 2003 :57). « Dire qu'aujourd'hui ces rivalités ont disparu serait aller un peu vite en besogne historique mais, pour effacer les vieux souvenirs

d'antagonismes et de luttes, on a pris soin de répartir entre les principales îles les sièges des diverses administrations et institutions de la Région autonome. Par ailleurs, le développement des moyens de communication – et en particulier, depuis quelque temps, celui de l'aviation intérieure de l'archipel – a permis le rapprochement des populations et une meilleure connaissance réciproque. » (Rudel, 2002 : 11).

Malgré les distinctions insulaires que nous pouvons observer au travers de ces territoires, c'est d'une seule histoire qu'est né l'archipel. Les circonstances historiques de sa découverte jusqu'à nos jours sont le témoignage de l'histoire des émigrants portugais. Afin de mieux appréhender la réalité historique, et de quelle façon elle a impacté la vie des açoriens durant des siècles, il me semble nécessaire de revenir sur ces traces.

I.3 LA SOCIÉTÉ AÇORIENNE

La société açorienne se traduit par des périples de voyages qui ont traversé les siècles depuis sa découverte. Région autonome du Portugal, depuis la fin de la révolution des œillets, l'archipel tire de son histoire un profond sentiment d'appartenance et d'identité açorienne. La langue portugaise, parlée à travers toutes les îles de l'archipel, résonne avec des tonalités différentes de celles du *mainland* (Portugal continental). Cette *sotaque* (accent), raison d'amusement des portugais du continent, est surtout une empreinte culturelle des açoriens considérée comme source de fierté. Chaque région a sa propre tonalité particulière qui permet de différencier les habitants de chaque île¹² malgré qu'ils ne fassent partie d'un tout.

Encore aujourd'hui, il est difficile d'épingler une date précise à la découverte de l'archipel. Nous savons à l'heure actuelle que l'empire portugais avait connaissance de certaines de ces îles dès la fin du XIV^e siècle mais ce n'est que plus tard que les premiers voyageurs la recensent sur leurs cartes. Le chroniqueur açorien Gaspar Frutuoso¹³ attribuait la découverte de Santa Maria en 1432. A présent, nous savons avec certitude que la première île des Açores, Santa Maria, fut découverte en 1427 par

¹² Par exemple le dialecte parlé sur l'île de São Miguel s'appelle « *michaélense* ».

¹³ Gaspar Frutuoso est le premier historien de l'archipel dont l'ouvrage *Saudades da Terra* est encore une œuvre couramment utilisée dans les recherches concernant l'archipel. C'est un personnage très important dans la culture littéraire açorienne. Certaines rues, musées et statues portent son nom tout autour des différentes régions de l'archipel.

Gonçalo Valho Cabral (Rudel, 2002 :29). Inhabitées pendant une quinzaine d'année, certaines crises sur le continent poussèrent l'Etat portugais à envoyer des milliers de colons sur ces îles isolées pour les peupler et en tirer certaines ressources.

L'une des plus importantes particularités géographiques des Açores est le climat, que certains considèrent comme unique. Sa position géographique lui confère une atmosphère tempérée océanique qui favorise les saisons avec des températures douces. Souvent, les açoriens parlent de leur climat de telle façon que l'on peut constater « quatre saisons en une journée ». Un vent froid matinal, une pluie diluvienne à midi, un après-midi chaud et des nuits torrides sont la richesse d'un archipel au milieu de l'Atlantique. De plus, cette particularité permet à l'agriculture et à l'élevage de prospérer en tout temps. C'est grâce à cette caractéristique que les premières décisions de colonisation virent le jour. Le lent peuplement sur ces îles, complètement vierge, fut une solution idéale face au déficit alimentaire du Portugal à cette époque. Les terres furent distribuées aux colons sous l'autorité d'un capitaine mandataire et ces derniers, après avoir défriché d'immenses pans de forêts qui recouvraient ces nouvelles îles, pouvaient y produire du blé. Cette denrée, essentielle au Portugal, fut la ressource principale de l'île pendant des années (Rudel, 2002 :32). Contrairement au peuplement de Madère, de nombreux étrangers participèrent à la colonisation de l'archipel tel que des Français et des Flamands. Encore aujourd'hui, certains chercheurs açoriens étudient les traces laissées par l'empreinte culturelle et linguistique de ces colons étrangers. L'accent français typique des açoriens et le nom de certaines villes qui résonnent comme le nom d'anciennes familles flamandes en sont ces vestiges. Malgré l'origine étrangère de ces nombreux colons, ils adoptèrent la religion, les coutumes portugaises et déclarèrent leur appartenance à la Couronne lusitanienne.

Le reste de l'histoire açorienne n'est, par la suite, autre que l'histoire du Portugal. Bien que participant de loin à l'histoire du pays, il n'en demeure pas moins que les Açores sont depuis leur découverte un point stratégique particulier sur le globe. Carrefour entre quatre continents, l'archipel est la source de nombreuses décisions géopolitiques, historiques et contemporaines. Nous verrons par la suite que le rapprochement de Etats-Unis vers les Açores fut nourri par des décisions de stratégies militaires. Nous ne nous épancherons pas sur les différents conflits et conquêtes de l'empire portugais à travers les siècles qui suivirent mais nous nous pencherons sur la « micro » -histoire de cet archipel. C'est au cours des siècles qui suivirent que les

périples, lié aux importantes périodes d'émigrations, nourrissent l'histoire de ces habitants d'ici et de là-bas.

I.3.1 TERRE D'ÉMIGRATION

Malgré la beauté et le climat de l'île, de nombreuses raisons ont poussé les açoriens à traverser l'atlantique pour rejoindre le nouveau monde. Nous pouvons distinguer trois grandes périodes de migration à travers son histoire. De ce déplacement, les açoriens suivront deux grandes directions qui les conduiront en premier lieu vers le Brésil et plus tard vers l'Amérique du Nord et nous observerons à la suite de ce travail une évolution des départs vers l'Europe depuis deux décennies.

La première grande migration se déroule entre 1748 et 1756 en direction de la côte brésilienne. A cette période, la couronne portugaise, souhaitant peupler un maximum ses nouvelles terres américaines, enrôlât de nombreux açoriens dans cette aventure outre Atlantique. Le territoire de Santa Catarina fut la région la plus convoitée par ces nouveaux habitants et permit aux portugais d'affirmer leur présence sur ces nouvelles terres conquises. Cependant, ces émigrants ne reçurent pas l'aide financière ni matérielle promise par le Portugal et la terre n'était pas adaptée aux ressources amenées. Une adaptation particulière aux conditions écologiques permit à ces nouveaux arrivants de s'installer convenablement après des années de pauvreté et de famine. A présent, les locaux de Santa Catarina et d'autres régions aux environs, continuent d'affirmer leur identité açorienne. Avec un lien vieux de plus de 250 ans, leur souhait d'être considéré comme descendant açorien est une expression importante de leur ethnicité traduite par leurs pratiques et leurs discours. João Leal, professeur d'anthropologie à l'université de Nova de Lisboa, traduit cette immigration brésilienne comme une immigration hétérodoxe du fait de son éloignement temporel qui la relie aux Açores mais qui continue de se faire ressentir après neuf générations. Il constate que l'ethnicité prend une forme plus imprévue due au processus de « redécouverte » de leurs origines açorienne à la suite d'un oubli ethnoculturel (Leal, 2007 ;14). L'anthropologue constate que ce type d'émigration est à différencier de l'immigration qu'il appelle « classique ». Cette dernière ne remonterait pas aussi loin dans le temps où les descendants actuels seraient situés à la 2^{ème} ou 3^{ème} génération sur la terre d'accueil. Il constate que les pratiques et les discours prennent une forme plus prévisible face au processus de déplacement. Comme par exemple le voyage des rites

culturels qui accompagnent les migrants dans leurs quête du nouveau monde (*As Festas do Espírito Santo*)¹⁴ (Leal, 1994). Cette émigration vers l'Amérique du nord se traduit en deux phases à des périodes différentes.

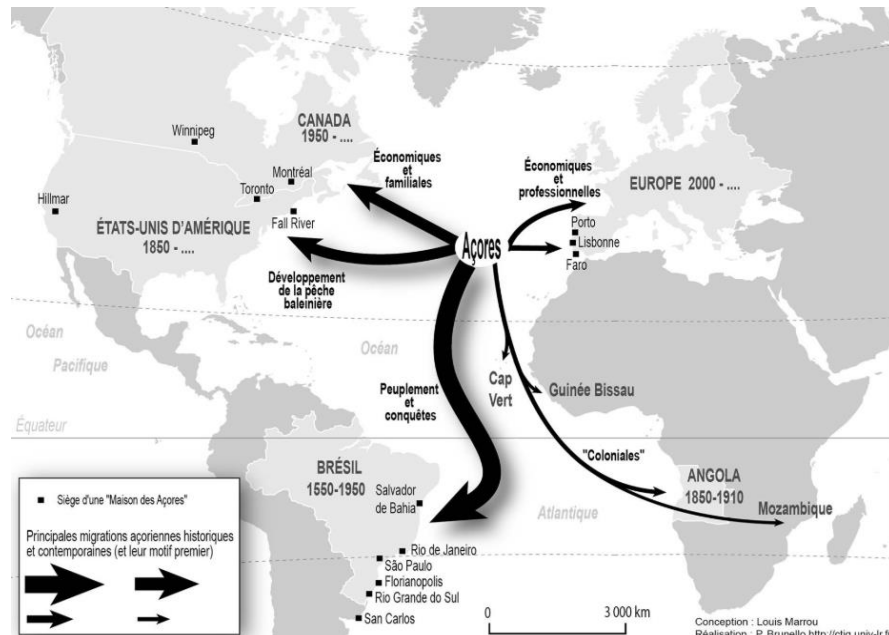


Figure 4 : Schéma des principales directions prisent par les émigrants açoriens à travers le monde. Source : L. Marrou & P. Brunello, 2016

Vers le XIX siècle, la chasse à la baleine bat son plein sur l'Atlantique et de très nombreux chasseurs de baleine, accompagnés de leurs familles suivent les bateaux en direction de la côte Est américaine. Encore aujourd'hui, en se promenant à Horta, la capital de l'île de Faial, entre le centre-ville et *Monte da Guia*, on retrouve sur la bras de mer un immense bâtiment servant anciennement à dépecer ces géants marins. Faial, l'une des principales île des Açores, garde comme témoignage de ce passé un grand musée et de nombreux artefacts sculptés dans les os de baleine que l'on peut trouver le long des échoppes qui s'étendent au bord du port. L'économie entière de l'époque se reposait sur ces chasses et l'huile, si précieuse, était une ressource essentielle aux ménages. Les voyages continuèrent pendant plusieurs décennies mais le déclin de l'activité à la fin du XIXème siècle poussa les voyageurs à s'installer en Amérique et y poursuivre leur vie. La plupart de ces familles açoriennes se tournèrent vers l'industrie du textile à l'Est et l'agriculture et l'élevage à l'Ouest. La migration diminua au fur et à mesure des années et la démographie açorienne connu jusqu'en 1960 une croissance démographique régulière malgré une tradition migratoire dirigée

¹⁴ Cf. *Infra*

vers l'Amérique et le Canada (Marrou, 2004). Nous nous concentrons sur ces deux régions, principales terres d'accueil, mais de nombreux autres pays et régions à travers le monde accueillent les émigrants açoriens les plus hardis comme Hawaï, les Bermudes, le Venezuela, l'Uruguay ou les îles de la mer des Caraïbes depuis de nombreuses décennies et de ce point, la diaspora açorienne entreprend son essor.

Comme expliqué dans la première partie de ce mémoire, sur la question du terrain, les Açores sont sujettes à de nombreux et importants phénomènes telluriques. Leur situation particulière, basée sur des points géographiques en activité constante, a de nombreuses conséquences quant à la vie quotidienne sur cet archipel. Soumises à une intense activité sismique, les îles de l'archipel ont souvent dû faire face à des catastrophes naturelles qu'on peut considérer comme extraordinaires. Se manifestant par des secousses, des tremblements de terre et des éruptions volcaniques, le territoire a déjà observé, au fil des siècles, la dévastation de multiples villes et villages ainsi qu'éprouvé la perte de nombreux habitants.

Quelques dates de grandes catastrophes naturelles

Les îles des Açores sont dangereusement situées le long de la dorsale atlantique, lieu d'affrontement sous-marin des plaques tectoniques. D'où éruptions volcaniques et tremblements de terre plus ou moins violents. Voici quelques-uns de ces plus dévastateurs phénomènes :

- en 1522, Vila Franca do Campo, à São Miguel, fut partiellement détruite par un violent tremblement de terre ;
- en 1563, une éruption volcanique ensevelit Ribeira Seca, près de Ribeira Grande, sur l'île de São Miguel ;
- en 1630, toujours sur l'île de São Miguel, une violente éruption, dont les cendres atteignirent la lointaine île de Corvo, causa la mort d'au moins 195 personnes de Furnas ;
- en 1614, à Terceira, un violent tremblement de terre causa la mort de 200 habitants et la ruine de 1 600 maisons et 24 églises ;
- en 1808, une éruption du Pico da Esperança détruisit Urzelina, sur l'île São Jorge ;
- en août 1926, un tremblement de terre détruisit presque complètement Horta, capitale de Faial ;
- le 1^{er} janvier 1980, Angra do Heroísmo fut fortement éprouvée par un tremblement de terre qui se fit aussi sentir dans les îles de Graciosa et São Jorge ;
- enfin, de septembre 1957 à mai 1958, au nord-ouest de l'île de Faial, se déroulèrent une longue série de tremblements de terre et d'éruptions du volcan des Capelinhos, qui aboutirent à la spectaculaire formation d'un îlot plus tard rattaché à l'île.

FIGURE 5 : Tableau représentant quelques dates des grandes catastrophes naturelles sur l'archipel açorien. SOURCE : Rudel, Christian. 2002. *Les Açores : un archipel au cœur de l'Atlantique. Méridiens*. P63-63, Paris : Karthala.

Ces différentes dates, ancrées dans la mémoire des açoriens, mettent en lumière l'une des causes les plus importantes de l'émigration du XXe siècle. La précarité des habitants de XVe et XXe siècle, déjà présente dans certaines régions de l'archipel, s'accroît de manière exponentielle causée par ces divers phénomènes. Fuyant la pauvreté et les risques sismiques de leur archipel, la troisième grande vague de migration prend naissance après la dernière éruption volcanique à Faial, le dernier point épinglé dans le tableau ci-dessus.

Anciennement, étendue le long de la côte Ouest de l'île de Faial, un petit village de pêcheur s'établissait au bord de l'océan et quelques petits hameaux s'étendaient aux alentours. A présent, de ces villages, il ne reste plus rien. Un seul et unique bâtiment reste debout, dans ce paysage lunaire qui ne laisse entrevoir qu'une énorme masse rocheuse. Le phare, symbole de la catastrophe de *Capelinhos*, trône en face du tout jeune volcan qui s'élance entre terre et mer. L'histoire de la naissance de ce volcan commence en septembre 1957, « Il y eut d'abord, sortant de la mer à environ 1 kilomètre de *Ponta dos Capelinhos*, de puissants jets de fumées, de cendres et de scories. Ce phénomène inconnu jeta la peur et l'angoisse parmi les populations riveraines qui organisèrent de grandes processions, avec prières et cantiques, pour implorer la protection divine. Mais le volcan poursuivit ses activités et les fumées, de plus en plus épaisses, formèrent d'immenses nuages qui s'élevèrent à plus de 5 kilomètres tandis que les cendres recouvraient les champs et les villages » (Rudel, 2002 ; 150). Les différents mouvements sismiques et les éruptions se succédèrent jusqu'en mai de l'année suivante où la dernière nuit de terreur, enregistrant plus de 450 secousses, sonna la fin de l'expansion de cette nouvelle terre.

La conséquence directe du cataclysme fut une importante émigration se chiffrant à une centaine de milliers de départ. Bénéficiant d'une démonstration de solidarité américaine, les victimes du sinistre faialéen, et d'autres açoriens de différentes régions, eurent la possibilité de voyager vers les Etats-Unis au moyen d'une souplesse des lois migratoires proposée par le futur président John F. Kennedy. « The Azorean Refugee Act », de septembre 1958, autorise ainsi l'émigration de 1,500 habitants açoriens. Cependant ce n'est pas moins de 30% de la population açorienne

qui bénéficia de l'hospitalité américaine. Cette baisse démographique significative profita à l'archipel en raison d'une amélioration de la vie insulaire en termes d'augmentation d'emplois et de meilleurs salaires. Laissant derrière eux la pauvreté, les volcans et les tremblements de terre, les migrants se tournèrent vers le nouveau monde pour y rejoindre leurs familles dispersées quelques décennies plus tôt. Les colonies d'açoriens, de plus en plus grandes, gardent en mémoire leur origine archipelagique et se construisent autour de cette identité americano-açorienne. La langue et les traditions qui voyagèrent avec eux sont encore bien présente dans les diverses régions où s'installa ces immigrants (Leal, 2007). Pour ceux qui sont restés sur l'archipel, la vie fut moins difficile et le développement économique repris, favorisant la situation des locaux.

Encore aujourd'hui, dans certaines maisons de Faial ou de São Miguel, tel le héros d'une histoire, le portrait du président américain J.F.K. est accroché fièrement au mur. Représentant la commémoration de l'aide américaine, le tableau remémore aussi le souvenir de ces milliers de familles parties vers l'Ouest. Sur Capelinhos, le paysage minérale de cette forme rocheuse où d'immenses vagues s'écrasent le longs des falaises, reflète l'histoire de cette ultime grande migration. En face du phare délabré, enterré sous des couches de lave et de terre, s'y est établi un musée retraçant le récit de *Capelinhos*. Offrant aux nombreux touristes venus explorer la zone une expérience unique, le volcan est à présent un symbole de l'île de Faial et une zone de recherche importante pour les chercheurs dans le domaine de la géologie. La vie reprend doucement sur cette nouvelle terre et quelques plantes et arbustes s'accrochent ici et là offrant aux spectateurs un tableau qui pourrait être les premiers jours de la Genèse.

I.3.2 LA RELATION ENTRE L'ICI ET L'AILLEURS

De l'histoire açorienne, concentrée sur les trois grandes période d'émigration, nous avons pu observer les raisons de départ des insulaires de l'archipel à travers le monde qui constitue, aujourd'hui, la diaspora açorienne. Nous nous concentrerons dans cette partie vers les zones géographiques les plus importantes tel que l'Amérique et le Canada, ressemblant pas moins de 90% de l'émigration açorienne. Le départ des Açoriens vers l'Ouest, pour recommencer une nouvelle vie loin de la précarité et des tremblements de terre, a transformé l'équilibre sociale de l'archipel et de nombreuses

mutations découlent de ces départs. Plusieurs points sont à mettre en évidence quant à la relation entre ceux qui restent et ceux qui partent.

Dans cette partie, je souhaite questionner le passé de cette relation et comprendre de quelle manière les réseaux se sont entretenus durant presque deux siècles. Bien loin des outils de communication comme *Facebook*, *Messenger* ou *Skype*, ce sont des centaines de milliers de courriers et de télégrammes qui ont transmuté d'un territoire à l'autre. La famille multi-située attendait patiemment les longues lettres de leurs proches qui prenaient des semaines, en bateau, pour traverser la mer. La relation épistolaire qu'entretenaient les familles permettait de maintenir la relation mais c'est aussi l'envoi des cadeaux, transportés dans de grands barils, qui faisaient la joie des habitants de l'archipel¹⁵. Aujourd'hui, certains de ces témoignages sont observables au musée de la migration à Ribeira Grande situé à la place de l'ancien marché aux poissons de la ville. Bien qu'un peu vétuste, le bâtiment de plein pied qui abrite les traces de ce passé migratoire est l'une des preuves de l'importance que les açoriens accordent à ce phénomène. La surveillante des lieux, qui aborde aussi la fonction de guide et de caissière, est petite femme âgée à l'air sérieux et intelligente. Assise sur son grand bureau à l'entrée du bâtiment, elle attend patiemment l'arrivée de l'un ou l'autre visiteur à renseigner. Le musée est une grande salle dont l'intérieur est morcelé par des parois recouvertes de cartes, de photos et de lettres agrandies. La rencontre avec cette femme m'apporte de nombreuses explications quant à la situation de la migration de l'époque. Elle-même, dans sa jeunesse, a vécu la transformation relationnelle entre les migrants et les gens restés au pays grâce aux réseaux sociaux et à observer les impacts que cette relation « américano-açorienne » a eu sur les habitants de l'archipel.

L'un des impacts liés aux départs des migrants de l'archipel fut une évolution économique importante au XIX^e siècle. Bien que la diminution démographique soit favorable au secteur de l'emploi, comme exprimé plus haut dans le texte, l'argent régulièrement envoyé par les familles nouvellement américaines permettait d'assurer en grande partie l'équilibre économique des îles. Ces envois, que nous pouvons observer dans de nombreuses situations de famille transnationale à travers le monde, peuvent revêtir de multiples fonctions en réponse des besoins familiaux de ceux restés

¹⁵ Photo annexe 1

au pays¹⁶. « Ils permettent d'assurer un revenu indispensable pour les besoins quotidiens, tant de la famille nucléaire qu'élargie. Ils constituent également un mécanisme économique qui permet de faire face à des imprévus et des risques en l'absence d'un filet de sécurité garanti par l'État. Enfin, ces envois de fonds servent à constituer une base d'investissement pour le futur. » (Yépez & Merla, 2013 ;208). Au-delà de l'aspect financier, cet argent qui traverse l'Atlantique pour l'archipel est aussi un moyen de préserver le lien familiale qui est « à conserver » malgré la distance. Ces envois sont aussi vecteurs de soutien moral et de (ré)affirmation de l'inscription des individus dans le cercle familial (Yépez & Merla, 2013 ; 210, citant Singh, 2006).

Ces lettres et ces cadeaux ont très fortement diminué ces dernières décennies mais n'empêche pas la durabilité de ces liens. « (...) les liens restent forts entre les migrants et leurs îles d'origine. De temps à autre, des migrants, fortune faite, y retournent et font alors construire ce que les « restés au pays » appellent des « villas californiennes », vastes demeures entourées de pelouses qui rompent définitivement avec l'architecture traditionnelle. Bien plus nombreux sont ceux qui reviennent, à l'occasion des grandes fêtes religieuses, se replonger dans le calme courant de la vie açorienne et il n'est pas rare alors d'entendre, entre les divers membres de familles rassemblées pour quelques jours, d'étranges conversations où le portugais açorien s'enrichit d'expressions yanquis tandis que, de temps à autre, le franco-canadien ou l'anglo-américain, revenant au galop, supplante la langue de Camões. » (Rudel, 2002 ;60). Nous constaterons à la suite de ce travail que les retours ont profondément été impactés par l'ouverture des compagnies aériennes ainsi que ses vols low-cost. Les colonies implantées au nouveau monde ont permis à l'archipel, quelque peu délaissé par le Portugal le siècle passé, de se redynamiser et réorienter son économie.

L'archipel des Açores, de plus, étant le *carrefour de l'Atlantique*, est une forme de « relai » pour toutes sortes de diffusion. Les migrants ne sont pas partis les mains vides sur leurs nouveaux territoires et la diaspora garde en mémoire son identité

¹⁶Laurent, Pierre-Joseph. 2018. Amours pragmatiques : familles, migrations et sexualité au Cap-Vert aujourd'hui. Hommes et sociétés. Paris : Éditions Karthala. & Lobo, Andréa. Tão longe, tão perto : organização familiar e emigração feminina na Ilha da Boa Vista Cabo Verde. 2007. 266 f. Tese (Doutorado em Antropologia) — Universidade de Brasília, Brasília, 2007

açorienne. Certains rituels açoriens ont, de cette façon, voyagé avec les migrants tel que « *As Festas do Espírito Santo* »¹⁷ qui est toujours célébré dans certaines régions à l'Est du continent américain. Ce qu'il est aussi intéressant d'observer c'est qu'une certaine « adaptation » américaine a dépeint sur ce rite qui est revenu aux Açores. Par exemple, l'utilisation de capes rouges bordées de fourrure blanche n'était pas présente à l'époque dans la cérémonie du l'évènement. Après l'installation du rite en Amérique, la cape a fait son apparition durant la parade et a transité jusqu'à l'archipel où cette parure est à présent utilisée. La relation américaine s'est aussi répercutée sur la linguistique du dialecte açorien qui est, aujourd'hui, empreint de connotation *yankees*, hérité des allers-retours des migrants sur leur terre ancestrale. Ces relais de diffusion sont le fruit de longues années de relation entre l'ici et l'ailleurs. Cette relation s'est auto-construite par les liens entre les individus et continue de s'édifier entre ceux qui partent et ceux qui restent.

I.3.3 LA FAMILLE À DISTANCE AÇORIENNE

Comme nous avons pu en prendre la mesure, la famille multi-située est une caractéristique répandue dans l'analyse des familles açoriennes liée au taux de migration important au travers des siècles. Dans la section précédente, nous avons pu découvrir de quelle façon les familles séparées, à la suite des vagues migratoires précédant le XXIème siècle, construisaient leurs liens et entretenaient leurs relations. Dans le cadre de nos recherches présentes, l'observation de ces familles prend un autre tournant car l'avancée des dernières technologies de communications et de mobilités ont impactées la façon de « *fazer família* » (faire famille).

L'on constate, ces dernières décennies, une transformation importante de diversification des formes familiales, principalement dans les sociétés industrialisées. Ces mutations ont été impactées par les dernières évolutions démographiques, économiques et socio-culturelles de notre époque. En sociologie, l'analyse de ces différentes mutations familiales ont été investiguées à plusieurs reprise à la suite de ces transformations mais ce n'est que depuis peu que les recherches sur la famille transnationale voient le jour. Placée sous l'angle de l'analyse des migrations, la famille

¹⁷ Leal, João. 1994. *As festas do Espírito Santo nos Açores : um estudo de antropologia social*. 1. ed. Portugal de perto 29. Lisboa : Publicações Dom Quixote.

multi-située ne trouve sa place dans les recherches familiales que depuis les années 2000. Pourtant, comme vu précédemment, les migrations qui entourent l'existence de ces groupes de parenté dispersés n'est pas nouveau mais très peu d'observations ont été amenées à questionner ces différentes entités familiales en les considérant comme des familles à part entière (Merla, Baldassar, Kilkey & Wilding, 2018 ;155).

La famille dispersée, ou multi-située, plus communément appelée « famille transnationale » ou « la famille à distance » se caractérise par « la dispersion géographique d'un groupe familiale suite à la migration d'un ou plusieurs de ses membres et par la continuité des liens étroit à travers les frontières » (Le Gall, 2005 ; 30). Il faut prendre en compte que la multiplicité de type de familles transnationales ne permet pas aujourd'hui d'englober tous les cas dans une seule et même réflexion théorique. « Il y a autant de type de famille transnationales que de types de familles géographiquement proches. » (Merla & Minonzio, 2016) L'on observe que, dans la plupart des situations, le maintien du lien familiale est considéré comme un processus complexe, difficile mais possible. Les conditions du pays d'origines et/ou du pays d'accueil vont influencer le parcours des migrants ainsi que leurs caractéristiques personnelles tel que l'âge, la classe sociale et économique, le niveau d'étude, le genre et les réseaux. Ces conditions particulières vont aussi influencer la manière dont les solidarités vont pouvoir se maintenir (Merla & Minonzio, 2016). Ces entités, comme nous pourrons le constater au fur et à mesure de la lecture de ce travail, fait sens dans les réalités sur l'archipel. Toutes mes rencontres ont partagé leurs histoires personnelles mais aussi, l'histoire de leur famille émigrante, expatriée, partie. La mobilité de ses individus est devenue, en un sens, une norme sur l'archipel.

Les açoriens agrandirent rapidement les colonies à l'Ouest grâce à leurs réseaux familiaux déjà ancrés sur le territoire américain et « Étant donné l'importance de la mobilité - entre les maisons, les villages, les îles et les pays - qui finit par générer ce que j'appelle des « familles à distance », les moyens de créer une « proximité à distance » sont les instruments auxquels les individus ont recours pour tenter de gérer les insécurités résultant de la mobilité qui caractérise cette société. » (Lobo, 2020). Dans la partie précédente, nous avons pu observer de quelles manières les familles açoriennes entretenaient leurs relations avant le XXI^e siècle. A présent, l'observation de ses différentes stratégies a été impactée par l'arrivée croissante des nouvelles technologies de mobilité ainsi que de leur accessibilité. De plus, le développement

économique de l'archipel a influencé ces départs et les « allers-retours » des membres de la famille dispersée. La distance entre ces membres n'est, aujourd'hui, plus une frontière difficilement franchissable et l'on constate de moins en moins l'envoi d'argent ou de cadeaux. Ce sont les bras chargés de présent, une ou deux fois l'année (dépendant des situations financières de ces membres) que les émigrants reviennent sur leurs îles natales pour offrir, en personne, ces largesses.



Figure 6 : « Os Emigrantes » - 1926, du peintre Domingos Rebelo (1891-1975) – Ponta Delgada

II. POVOÇÃO, TERRAIN ET MISE EN AMBIANCE

Le trajet pour descendre de la villa de Monte Simplicio jusqu'à Povoção prend une petite heure. La rue, vide de ses habitants, est d'un calme plat. Les maisons, de couleurs pasteltes multicolores, accolées les unes aux autres sont presque silencieuses ; quelques fenêtres ouvertes laissent échapper la rumeur des télévisions allumées sur un programme sportif ou une *novela* populaire. Elle rappelle la présence de quelques âmes à l'intérieur de ces petites habitations qui s'étendent sur plus de 5 kilomètres, du haut de la rue jusqu'à Povoção. Seul le bruit enragé d'un vieux moteur rompt l'ambiance paisible de l'après-midi chaude. Un ancien modèle de Toyota passe lentement dans la rue déserte. A l'arrière du pick-up, une pancarte jaunâtre signal la possible présence d'animaux vivants (*transporte de animais vivos*). Il est courant à Povoção de voir ces écriteaux, l'élevage de bétail, en particulier de vaches, est commun dans la région. La voiture continue son chemin sur cette rue escarpée, étroite et en pente raide. Quelques coups de klaxon résonnent dans cette quiétude afin de prévenir les autres usagers de la route d'un accrochage dans les virages exigus. Petite ville de pêcheur, Povoção est pourtant considérée comme l'une des plus grande *vilas* (village) de l'île. Avec sa géographie particulière et son histoire, elle est l'une des plus anciennes zones de colonisation de São Miguel. Son nom est le témoignage de cette histoire, Povoção veut littéralement dire « peuplement ». Pourtant au travers des décennies, ce sont d'autres villes autour de l'île qui se sont agrandies et développées pour devenir les points culminants du territoire de São Miguel, tel que Villa Franca do Campo¹⁸ ou Ponta Delgada. A présent, cette région est l'un des quartiers ruraux le plus éloigné de la capitale, Ponta Delgada. Pour y accéder, il faut plus d'une heure et demie de trajet de l'aéroport, dont la moitié se fait via de petites routes sinueuses parfois encore en terre battue, bien loin des grands axes routier de la côte Ouest.

En suivant le pente jusque dans le centre-ville de la *lomba*, une immense église, moderne mais au style de la région, sombre et costaute, s'élance vers le ciel. Il n'y a pas de bâtiment plus grand aux alentours. Chaque *lomba* à sa propre église ou chapelle.

¹⁸ Vila Franca do Campo fut, au cours du premier siècle de découverte de São Miguel, la ville la plus importante de l'île. Considérée comme la première capitale, elle fut cependant détruite dans la nuit du 22 octobre 1522 par un violent tremblement de terre. De cette tragédie, des milliers de personnes perdirent la vie et la ville ne se reconstruit que des années plus tard, renforçant la précarité des habitants de l'île au XVI^e siècle.

La *Lomba de Louçao* est l'une des rues qui s'étend du village de Povoção jusqu'au sommet des montagnes au Nord-Est de l'île. Ces différentes *lombas* sont appelées ainsi en référence à la colonne vertébrale d'un mammifère, les lombaires. Povoção en possède sept différentes, ressemblant plus à des tentacules partants d'une tête principale, les *lombas* suivent les « arrêtes » géographiques des coulées de lave naissantes au pied des anciens volcans. « La *lomba* c'est l'épaule, ou la ligne de crête entre les vallons, et si toutes ne portent pas d'habitations, elles forment une des marques les plus fidèles du paysage açorien. » (Marrou, 2004 : 64) En suivant ces collines jusqu'à la base de Povoção, on découvre les hameaux de cette région. Les maisons suivent toutes un schéma architectural qui paraît unique. Chaque façade fait face sur la voie principale. Le long de ces rues, elles donnent directement sur le macadam abîmé qui sert de route aux conducteurs. Les trottoirs, pratiquement inexistantes, laissent la possibilité de s'accrocher à ces habitations lors du passage des voitures ou parfois des quelques camions audacieux. À l'arrière de ces édifices, on y retrouve le plus souvent un jardin qui suit la pente de la colline. Les chevaux et les quelques vaches s'y prélassent et scrutent curieusement les passants et les rares touristes qui se promènent le long de ces routes le plus souvent désertes. C'est en haut de cette *lomba*, vers le Nord, que se trouve la *Villa de Monte Simplicio*

I. LA VILA DE MONTE SIMPLICIO

La villa de *Monte Simplicio* est une immense maison anciennement en ruine. Tio José, le propriétaire, l'a retapée à la sueur de son front avec Tiá Candinha, sa femme. C'est avec ce couple que je passe mon premier mois à São Miguel. Lui est d'origine açorien-portugaise et Tia a grandi en Amérique du Sud. Mon lien de parenté avec Tio et Tia est très éloigné cependant, il me traite comme si j'étais l'une de leur nièce. Le frère de mon grand-père, Paul, décédé très jeune, s'est marié avec la cousine de Tio José au Portugal. Bien que le couple n'ait jamais eu d'enfant, la relation qu'entretenait la famille Portugaise avec ma famille belge a toujours été soudée et amicale. Mon père a énormément voyagé dans sa jeunesse aux Açores, au Brésil et au Portugal en leur compagnie. Marchant dans ses pas et en découvrant cette famille, tous connaissent

mon nom sans ne m'avoir jamais rencontré, « la fille de « Beneditão »¹⁹ devient ma carte d'identité pendant les premières semaines de terrain.

Tio José est un homme très grand, d'environ septante ans, avec des cheveux blancs et une stature imposante. Sa gentillesse et sa bonté ne l'empêche pas d'être un homme stricte et sévère lorsqu'il le faut. Il tient d'une main ferme l'organisation de ses affaires et de ses employés tout en les traitant en bon père de famille. Passionné par la nature, les plantes et les animaux, Tio José a rapidement choisi sa vocation en étudiant la biologie. Etant le second héritier d'une vieille famille noble et aisée du Portugal, il a pu poursuivre ses études dans des grandes université en Suisse et en Belgique, où il a appris à parler couramment français. Il rencontra sa femme, Ana-Candida, surnommé Candinha, pendant ses études et il se marièrent rapidement pour qu'elle l'accompagne en Suisse. Elle est beaucoup plus petite que lui avec des cheveux foncée et de grand yeux bruns. Anciennement sportive et passionnée d'équitation, avec l'âge et les problèmes de santé, elle est à présent très faible et c'est toujours avec difficulté qu'elle se déplace. Pourtant, son énergie, sa vivacité et son intelligence n'ont pas été ébranlées par ses soucis et elle dialogue avec passion de politique et de sujets qui fâchent. Ensemble, nous discutons pendant des heures autour d'une tasse de *Chá* (thé) de la région qu'elle affectionne particulièrement.

Tio et Tia ont décidé de passer leur vie au Brésil car l'une des grandes universités brésiliennes engagea Tio José comme professeur en biologie pendant plus de quarante ans. Cependant, ils n'ont jamais voulu abandonner la maison familiale située à la base de *Pico de Varra*, le sommet d'un des anciens volcans qui traverse la partie Est de l'île de São Miguel. Depuis leur départ, le couple brésilien se rend dans la campagne de Povoção tous les étés pendant deux mois. Juillet et d'Août sont une bonne période pour quitter l'hiver brésilien et profiter de la chaleur de l'archipel européen. Ils ne sont pas les seuls à revenir, la plupart des migrants qui sont partis vivre vers l'Ouest ou l'Europe reproduisent le même schéma tous les ans. Que ce soit lors d'un mariage, des vacances ou une occasion spéciale comme *as festas do Espírito Santo*²⁰, les circonstances pour revenir sur les îles de l'archipel sont nombreuses. Mais

¹⁹ Il est courant dans cette famille de recevoir un surnom à notre arrivé car les nom français n'ont pas la même consonance que les noms portugais. Après deux semaines en leur compagnie, Tio José et Tia Candinha me surnommèrent Laurindinha comme le titre de l'une des chanson de la chanteuse Dulce Pontes.

²⁰ Leal, João. 1994. *As festas do Espírito Santo nos Açores : Um estudo de antropologia social*. 1. éd. Lisboa : Publicações Dom Quixote.

ce n'est que depuis seulement quelques années que ces allers-retours sont plus courants. L'arrivée des vol low-cost a transformé la durée et la sporadicité de ces voyages.

La grande maison de *Monte Simplicio* peut abriter jusqu'à vingt-cinq convives, ce qui est déjà arrivé plusieurs fois. Tio et Tia y accueillent leur famille du Portugal continental et du Brésil tous les ans. Leur amour pour l'île leur a souvent donné envie de revenir vivre sur leurs terres ancestrales mais la situation économique des Açores comparée à leur ferme située à l'Est de Rio de Janeiro n'est pas aussi agréable. A l'époque, le couple se décida à partir pour des raisons pratiques. L'éducation des enfants et leur perspective d'avenir les a convaincus de rester y vivre mais c'est toujours avec mélancolie qu'ils parlent des Açores. Maintenant à la retraite avec sa femme, il peut profiter plus souvent de sa maison à Povoção

Ce n'est qu'après un mois sur place que je compris l'importance du statut de Tio José dans la région. Son ancêtre, Gonçalo Vaz Bothelo fut l'un des « capitaines du bénéficiaire » de Vila Franca avant sa destruction en 1522. Ce statut, concédé par la couronne, représentait une position administrative féodale portugaise. Octroyée aux membres de la noblesse, cette ordonnance délègue la responsabilité des droits et des devoirs de l'Etat souverain sur une capitainerie. Une statue à l'effigie de cet ancêtre continue de prôner au centre de la ville de Villa Franca, le regard tourné vers l'océan. Bien qu'actuellement Tio José n'ai plus ce statut héréditaire et qu'il vit la plus grande partie de l'année à Santa Clara, il possède encore quelques parcelles de terre dans la région de Povoção qu'il loue aux agriculteurs locaux²¹. Il m'avoue que les rentrées ne sont pas toujours fructueuses mais savoir ses biens entretenus le rassure quand il est loin. Pour cela il compte sur l'aide d'un couple d'açoriens qui vit dans la région depuis toujours.

Antonio est l'homme « à tout faire ». De la soixantaine, grand, musclé et peu loquace, c'est un homme sévère en qui mon oncle a toute sa confiance depuis plus de trente ans. Leur relation est profonde et Tio considère le couple açorien comme de sa propre famille. Malgré l'analphabétisme d'Antonio, il s'occupe des biens de la famille pendant leur absence. L'école n'étant pas une priorité à l'époque, il travailla toute sa

²¹ Comme beaucoup de migrants qui ont réussi leur vie à l'étranger.

jeunesse pour son père agriculteur sur les terres de Tio jusqu'à ce que ce dernier l'engage pour s'occuper de la Villa. La femme de ce dernier, Rosa, douce et gentille, est désespérée de ne pouvoir enseigner à son mari à lire et écrire, « *Il est têtu* » ajoute-elle. Il est arrivé couramment que nous nous rencontrions lorsque son travail d'aide de maison se termine ou quand je lui proposais mon aide. Je croise Rosa tous les jours, dans un tourbillon de jupes et de parfum entêtant, elle accourt d'une pièce à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, les bras chargés de mannes, de casseroles, et d'affaires en tout genre. Elle travaille toute l'année pour cette maison. Pendant l'absence de Tio et Tia, c'est elle qui fait en sorte que la demeure familiale reste en état. Pendant les vacances d'été, elle est constamment là, sans un seul jour de vacances, pour préparer à manger, nettoyer les chambres et faire les lessives des vacanciers de la maison. Son travail est épuisant, pourtant c'est toujours avec le sourire qu'elle accueille les nouveaux venus dans la villa, comme si c'était chez elle. Rosa m'a pris sous son aile et malgré mes difficultés de langage, elle m'a initiée à la culture açorienne et en particulier à sa gastronomie dont elle me faisait découvrir les saveurs les plus improbables les unes que les autres.

Elle me parle souvent de l'île, de *son* île. Elle voit en l'insularité une façon de penser particulière. Elle pense que le monde au-delà de l'océan est immense et d'inconnu. Le fait d'être entourée d'eau donne l'impression d'être bien plus qu'une barrière vers le large, ça lui donne l'impression d'être en sécurité. Elle n'a jamais quitté São Miguel depuis qu'elle est née ici. Elle ne s'en plaint pas, au contraire, elle est heureuse de pouvoir rester à Povoção avec son mari. L'opportunité de vie que lui offre Tio et Tia est une chance à ses yeux. Lorsque Rosa s'est mariée, elle avait 20 ans. De cette alliance, avec Antonio, le fils de la sœur de sa mère²², aucun enfant ne combla son bonheur familiale. Rosa est seule depuis la mort de ses parents, en dehors de quelques cousins à qui elle ne parle plus dans la région de Rabo de Peixe, il ne lui reste qu'une sœur qui a choisi de vivre avec un étranger. Cette *irmã mais velha* (sœur aînée) est partie au Canada fonder sa famille avec son mari il y a déjà plus de 40 ans. Lorsque nos discussions concernent sa relation fraternelle, ses yeux s'embrument et sa voix se brise. Cette sœur tant aimée, elle ne la voit plus depuis des décennies. Elles gardent

²² Dans la région, il est courant d'observer des mariages endogames.

contact par téléphone mais, pas plus d'une ou deux fois tous les trois mois. Il est déjà arrivé qu'elles ne se parlent plus pendant un an.

Ces premières observations, avec la famille de Rosa permet de rendre compte en premier lieu de l'importance des relations malgré la distance. Enormément d'émotions se ressentent dans les paroles et les yeux de Rosa quand elle parle de ce lien, une certaine solidarité la conforte dans cette relation. Sa sœur ne revient jamais sur l'archipel et elle me dit plusieurs fois qu'elle veut aller la voir, là-bas, mais que pour le moment, elle n'a pas assez d'argent et de temps pour lui rendre visite. Malgré l'espace et la temporalité, le lien qui unit les deux sœurs existe toujours et continue de se construire année après année, du fait des différents appels qu'elles partagent. Grâce aux technologies de communication modernes, sa relation est profondément différente que lorsqu'elles étaient plus jeunes, à présent, elle ne risque plus de « perdre » sa sœur. Ce risque de « perte », pour Rosa, résonne comme l'écho d'un récit que les villageois lui contaient quand elle était petite. L'histoire narre l'aventure d'un homme qui est parti en Amérique et qui est revenu quarante ans plus tard. Sa famille, ne le reconnaissant pas, dut entreprendre de nombreuses recherches pour qu'il prouve son lien familial car il avait changé d'identité, entre temps, pour avoir son visa américain. De cette anecdote, Rosa tire sa peur de ne pouvoir reconnaître un jour sa sœur, si proche à son cœur.

Avec les technologies de l'information et de la communication, le risque de se perdre est bien moindre. Comme l'observe Pierre-Joseph Laurent : « La globalisation de ce XXI^e siècle conduit à un raccourcissement des catégories de temps et d'espace qui participe à un changement de civilisation induit, notamment, par Internet, l'ouverture des frontières et la facilité des voyages [*citant Abélès*²³]. Au cœur de l'expérience humaine, les coordonnées d'espace et de temps s'en trouvent affectées, au point d'impulser « l'idéal de l'ubiquité et de l'instantanéité » [*Citant Abélès*²⁴]. Six grandes compagnies américaines du numérique, les « GAMFAS » (Google, Amazon, Microsoft, Facebook, Appel. Skype) y contribuent lorsqu'elles bouleversent depuis deux décennies les relations des personnes connectées au monde. Ces constats généraux tiennent de l'évidence. » (2018 ;128)

²³ Abélès, M., 2008, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot

²⁴ Abélès, M., 2013, *L'anthropologue et le monde global*, Paris, Armand Collin

C'est dans ce contexte que l'on saisit l'importance de l'outil informatique pour maintenir les liens avec la diaspora açorienne et comme façon de créer de nouvelles dynamiques dans cet espace multi-situé. La géographe, Nina Soulimant, dans sa thèse sur l'île de Flores ajoute l'importance de l'évolution des médias dans ce maintien relationnel : « Auparavant uniquement reliés par journaux et par les émissions de radio, les émigrants ont désormais un lien supplémentaire avec Internet qui vient ici amplifier le phénomène de *saudade* et l'on voit naître des sites comme : « Comunidades Açorianas » où l'on explique au visiteur que « le but est ici de cartographier et de relever des connaissances concernant l'açorianité ». La mise en commun des savoirs par les différentes communautés sous l'égide d'un conseil scientifique crée une source très intéressante d'articles sur des thèmes divers en portugais et en anglais. Les sites de généalogies eux aussi s'enrichissent de ces échanges immatériels grâce auxquels on peut retrouver des descendants et s'échanger de vieilles photographies, ou rencontrer des proches récemment retrouvés. Et bien sûr les blogs de particuliers qui maintiennent le cordon ombilical avec les îles et les font connaître sous d'autres latitudes » (Soulimant, 2011 :241). Tout comme la géographe, nous avons pu observer un important nombre de pages *Facebook*, uniquement liées aux informations, photos, histoire des Açores. Le phénomène de visibilité de l'identité açorienne est profonde dans les cœurs de mes interlocuteurs comme Tiago qui poste tous les jours sur ces pages une « *Foto do dia* » (photo du jour) représentant la beauté de l'île de São Miguel pour la partager avec la communauté lié aux Açores. Comme il le dit « *uma imagem vale mil palavras* » (une image vaut mille mots).

Les avantages des réseaux de communications et médiatiques furent une aubaine pour ceux qui partent et ceux qui restent car ils permettent de réduire la distance qui sépare les familles. Celle-ci, à présent, bien qu'elle impacte les relations, n'est plus autant une barrière vers l'ailleurs qu'elle ne le fut des décennies plus tôt. Le maintien des liens familiaux entre le pays d'accueil et celui d'origine a été profondément impacté par toutes ces technologies.

II.1 LA FAMILLE AÇORIENNE

Le centre-ville de la *lomba de Louçao* est en partie occupée par un grand parking où véhicules et chevaux s'alternent. Tio José me parle de ces bars où les gens

se ressemblent la plupart du temps. Les hommes de la région, lorsque le travail se fait plus rare ou en fin de journée, se rejoignent ici, au *tascas*. Leurs architectures sont des plus simples ; un bar, une ou deux tables et quelques chaises entourent la pièce en direction d'un poste de télévision qui retransmet, la plupart du temps, un match de foot. L'alcool coule souvent à flot et Tio José me déconseille d'y aller. Il serait imprudent pour une jeune fille de se rendre dans ce genre d'endroit, « *C'est mal famé* ». Ce ne sera que plus tard que je me rendrais dans ces cafés pour y rencontrer quelques-uns de mes interlocuteurs. Nous continuons notre trajet jusqu'au centre-ville. A côté de l'église se trouve un petit square, quelques hommes et femmes se retrouvent pour bavarder. Cet espace est entouré d'un petit muret et surplombé d'une bâche tendue pour protéger les locaux des pluies inopinées. Ces derniers sont habillés de vêtements usagés dont certains laissent entrevoir des parties trouées. Les hommes, entre 50 et 80 ans se retrouvent et fument une boule de tabac dont ils découpent des lamelles pour les enrouler dans une feuille de maïs. Cette cigarette locale, au goût amer et étrange me fit tousser lorsque Antonio, le plus âgé de cette bande, me fit fumer la première fois. Les femmes sont beaucoup plus jeunes, la plupart du temps se sont de jeunes mères qui se promènent avec leurs enfants. Elles sont moins nombreuses que les hommes et les échanges entre genre est rare. Chacun dans leurs coins, ils vaquent à leurs occupations et leurs discussions. Tio embrasse des deux joues le petit groupe d'homme en me présentant mais aucun ne fait attention à moi, l'attention se concentre sur lui. Les intéressés posent des questions concernant la situation actuelle de Tio, de sa femme et du Brésil. Ce dernier coupe rapidement court aux conversations et nous reprenons le chemin vers la ville, il nous reste encore une demi-heure de route vers Povoação.

Arrivée à l'entrée de la ville de Povoação, en contrebas des *lombas*, les maisons sont plus espacées, la plupart, possèdent un petit bout de jardin en face de leur porche et les routes sont en meilleure état. Le risque de collision entre voiture se fait plus rare et les trottoirs prennent place dans l'architecture urbaine. De taille humaine, la ville de Povoação propose tout le nécessaire : un *Sol Mar* (grande surface), un *Centro de Saude* (centre de soins généraux), une bibliothèque souvent fermée, deux coiffeurs, une poste et un *chînes* (magasin tenue par des vendeurs chinois). Malgré la chaleur de l'été, peu de touristes arpentent les rues chaleureuses de ce havre de paix. Le reste de la *vilas* est départagée entre habitations rustiques, quelques petits bars proposant une

restauration locale et une grande place centrale surplombée d'une église, bien plus grande que celle que l'on peut trouver le long des *lombas*. Ce sont ces jours de fêtes que la petite ville de Povoção prend vie. Les habitants de toutes les *lombas* des environs se rejoignent pour fêter toutes sortes de célébrations religieuses. A plusieurs reprises, j'ai rencontré des açoriens vivant en Amérique ou au Canada durant les événements de ce type. C'est un moment important pour le retour des membres de la famille partie à l'étranger. Les différentes festivités religieuses sont une bonne excuse pour revenir sur l'île et revoir les familles restées sur place. Entre musique, nourriture et alcool, les festivités vont toujours de bon train et les locaux se retrouvent chaleureusement parfois jusqu'au petit matin.

II.1.1 ETUDE DE CAS DE LA FAMILLE D'ALESSANDRE

C'est le long de la côte qui borde l'océan, à côté du port et de la plage, dans le petit bâtiment qui sert d'office du tourisme, et aussi de musée d'histoire de la vie açorienne, que je rencontre pour la première fois Alessandro. Jeune homme de 22 ans, plutôt petit mais avec une musculature sportive, il travaille en tant que guide touristique pour la ville. Le jeune homme passe la plupart du temps assis à son bureau dans l'attente d'un nouveau touriste à conseiller. Dans la région, beaucoup de parcours de randonnées font la joie des étrangers et des locaux. L'environnement sauvage et luxurieux de la forêt aux environs pousse les plus courageux jusqu'au centre de cette jungle tropical à la découverte des cascades naturelles. Plus tard, lors de l'une de nos rencontres, il me raconta son histoire, nos échanges ininterrompus par le ballet des rires des enfants jouant dans le port et les bruits des moteurs de bateaux s'en allant ou revenant d'une escapade en mer.

Alessandro est né ici, à Povoção, « *dans le lit de ma mère* ». Elle n'avait pas eu le temps de faire le trajet jusqu'à l'hôpital le plus proche. Enfant unique, il a grandi dans cette petite ville toute sa jeunesse et y a fait ses études en tourisme qu'il a fini en 2018. Il voit en sa vie une routine confortable qu'il ne souhaite pas changer. Après le travail, il rejoint ses amis pour sortir et ensuite il va dormir pour retourner au travail le lendemain. Son contrat, d'une durée de 9 mois, est possiblement renouvelable, selon les subsides de la petite ville. Alessandro, depuis ses 16 ans vit seul dans sa maison située au bord de l'entrée de la ville. Ses parents, tous deux politiciens, ne pouvaient avancer dans leurs carrières en restant dans leur petit village rural. Ils ont pris la

décision de partir pour Lisbonne mais leur fils préférait rester à São Miguel. Ces derniers l'ont confié à sa grand-mère qui s'est occupée de lui pendant quelques années. Durant cette période, il s'entraîna dans une équipe de foot réputée pour devenir joueur professionnel mais une blessure au genou l'empêcha d'accomplir son rêve, il se retourna vers les études pour obtenir son diplôme. A présent il vit dans la maison de ses parents, seul, qui se remplit de sa famille uniquement lors des vacances ou des événements importants comme des mariages ou des enterrements. Il se satisfait de cette situation, il organise souvent des festivités et sa maison est souvent occupée par de nombreux amis de jeunesse avec qui il sort presque tous les soirs.

Au travers de nos conversations, Alessandro parle souvent de sa famille. Son oncle américain, sa tante au Canada, ses parents au Portugal, ... A chaque rencontre, une nouvelle histoire ou mésaventure, de l'un de ses parents, vient pimenter ses anecdotes lorsque nous savourons des bières locales que Alessandro prend plaisir à me faire découvrir. Les Açoriens ont une relation très soudée entre eux et d'autant plus lorsque l'on parle de la relation familiale. *A família* est, pour la plupart de mes interlocuteurs, la base d'une vie épanouie. Un atout sur lequel on peut compter²⁵. J'ai moi-même ressenti, tout au long de mes rencontres avec mes interlocuteurs, une forte appartenance à la relation familiale et à la solidarité qui en découle. Le « lien familial » représente pour Zimmerman, toutes les relations au sein d'une famille : filiation biologique ou sociale, alliance et germanité (1993). Au travers de ce lien, l'on constate que les désirs personnels et les ambitions individuelles passent souvent après l'intérêt du groupe familial et ceux de la communauté.

La famille açorienne est ressemblante en tout point au schéma familial classique portugais. Les Açores étant une région autonome du Portugal, la culture en est induite et les différences sont rares. Dans le cadre de l'observation de la parenté, qui se définit comme l'ensemble des liens qui unissent génétiquement ou volontairement un certain nombre d'individus, les schémas sont de style occidentale. Afin d'offrir au lecteur une vision de la famille d'Alessandro et de comprendre dans quel univers il évolue. Il me semble nécessaire de dépeindre, grâce aux symboles de parenté utilisés en anthropologie, une esquisse de sa famille. Visant une explication schématique de cette famille açorienne, j'emprunterais les symboles supplémentaires proposés par Pierre-

²⁵ Nous verrons à la suite de ce travail, avec le cas de Maria, que la relation familiale n'est pas toujours un avantage. Elle est parfois même un frein vers les perspectives d'avenir et les décisions de départ.

Joseph Laurent dans son ouvrage « Amours pragmatiques » (2018). L'anthropologue, afin de préciser la situation d'alliance et le lieu de résidence de la famille capverdienne, a choisi de différencier certaines figures via « *une proposition de symbolisation spécifique à la parenté capverdienne* » (2018 ;189). Dans notre cas, les symboles qui nous intéressent concernent la question du lieu de résidence. En effet, la particularité de la famille açorienne est justement de déterminer les différents lieux de vie de cette famille multi-située.

Au travers de l'exemple que nous offre la famille d'Alessandre, un principal problème se présente. Avec ces différents lieux de résidence, la possibilité de différencier ces espaces au travers du globe m'a semblé utile. De la même façon que P-J. Laurent grisonne en noire les symboles représentant les individus qui résident aux USA (2018 :189), j'ai représenté chaque individus par une couleur différente en fonction de sa zone de vie. A présent, nous pouvons nous concentrer sur l'observation des différents territoires sur lesquels vivent les membres de la famille d'Alessandre.

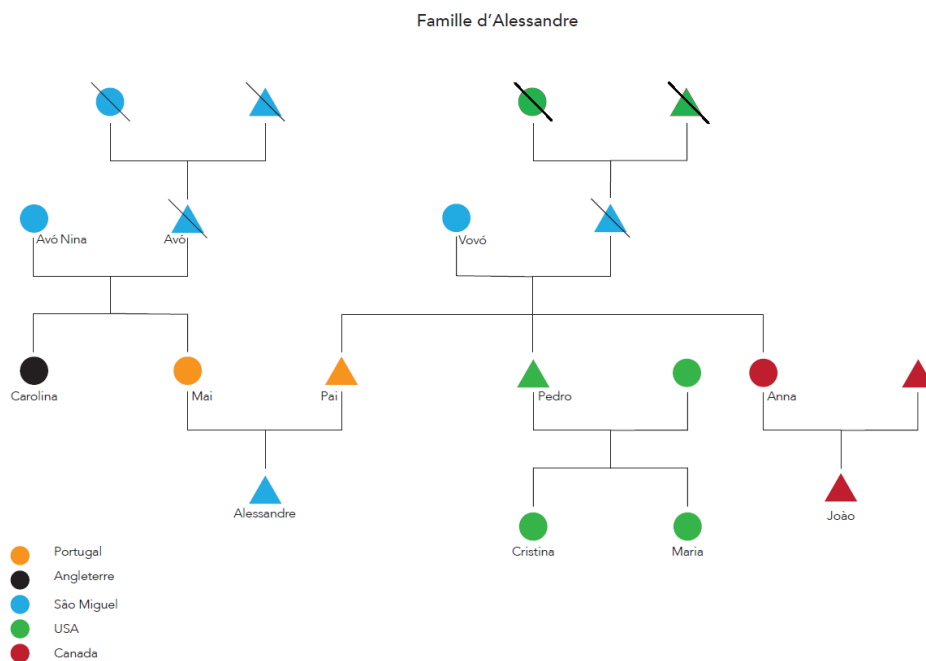


Figure 7 : Schéma de parenté de la famille d'Alessandre

Le constat principale de cette représentation est la grande dispersion des membres de la famille. Alessandro et ses grands-parents paternels et maternelles sont les seuls à se trouver sur l'archipel. Le reste de ses oncles, tantes et cousins ont chacun pris des chemins de vie différents en déposant leurs bagages dans de nouveaux lieux

de vie. Sa grand-mère paternelle est la femme à qui Alessandro a été confié par ses parents quand il était plus jeune. Vivant à Povoção elle est la plus proche du lieu de résidence de la famille nucléaire. En plus de s'occuper du jeune homme, elle peut garder un œil sur les biens du *Pai* et de la *Mãe* (père et mère) pendant que ceux-ci vivent à Lisbonne. Son autre grand-mère, du côté maternelle, vit pour sa part à Monsteiros, à l'opposé Ouest de l'île. Il la voit moins souvent mais il m'assure qu'il l'aide dès qu'elle en a besoin. Chacun des frères et sœurs des parents d'Alessandro sont nés et ont été élevés sur l'île. Pourtant, dès qu'ils ont eu la possibilité de partir à la suite de leurs études ou pour *an internship* (un stage), ils sont restés vivre sur la terre d'accueil et se sont mariés avec des locaux originaires du pays. La seule qui ne s'est pas marié avec un local est la madrinha d'Alessandro, Carolina. Elle vit pour le moment en Angleterre, à Londres, et travaille pour une grosse boîte. Alessandro ne sait pas m'en dire plus concernant sa situation mais ils se contactent souvent et elle lui envoie un cadeau tous les ans pour son anniversaire. Alessandro me raconte que les parents de ses grands-parents paternel était tous les deux nés en Amérique et ils se sont rencontrés à New York. Ce couple était tout deux descendants d'émigrants açoriens qui avaient accosté en Amérique lors de la traversée sur les baleiniers de l'époque. Après s'être mariés et avoir eu plusieurs enfants, ils ont décidé de revenir sur leurs terres ancestrales pour y élever leur progéniture. Ainsi, le grand père d'Alessandro avait la nationalité américaine mais il a passé sa vie à São Miguel.

En plus de mieux comprendre le principe de la diaspora açorienne, nous ouvrons les yeux sur le concept de « la famille à distance » et de la mobilité de ses membres. Le schéma représenté ici est un aperçu de la plupart des schémas familiaux des açoriens vivant sur l'île. En un sens il est évident que, avec un passé historique comme celui des Açores, la famille soit exposée à une diaspora aussi importante. L'on compterait plus d'une million et demi d'açoriens dans le monde avec moins de 250 000 habitants sur l'archipel. Au travers du schéma ci-dessus, nous pouvons mieux appréhender ce type de famille açorienne dont les membres vivent de part et d'autre du globe. La présentation du cas de la famille d'Alessandro nous éclaire à propos de la migration historique et contemporaine vécus au cœur de l'archipel.

II.1.2 UN DÉPEUPLEMENT VERS L'EUROPE

A l'époque, partir vers l'Ouest était souvent la clé vers la réussite. Les raisons de partir vers le nouveau monde sont multiples. En premier lieu les liens familiaux entre les Açores et l'Ouest sont courants, témoignages des siècles de relation et de migrations. Rejoindre sa famille en Amérique, autant à l'Est, à l'Ouest ou au Canada est l'une des grandes dynamiques de ces migrations et, dépendent de ces différents réseaux, le soutien familial étranger permet une nette facilité pour trouver un travail sur la terre d'arrivée. Trouver un emploi c'est la raison principale de ces voyages, il permet aux migrants de trouver de l'argent, parfois si essentiel lorsqu'on vit dans une zone rurale dans un milieu insulaire. Cette fortune, Alexandre sait qu'il doit quitter les Açores et le Portugal pour l'acquérir. Pour cela, les réseaux familiaux sont souvent un avantage non négligeable dans les projets de départ.

Il est intéressant d'observer que depuis une petite dizaine d'années, on constate une transformation significative des déplacements des migrants açoriens qui ont tendance, à présent, à se tourner vers le vieux continent. Alexandre, dans l'avenir, se voit partir en Europe, plus précisément en Angleterre ou au *mainland* (Portugal continental) ; « *comme mes amis et ma madrinha* ». La raison principale de cette décision (comme celle de la plupart des jeunes que j'ai rencontré pendant mon voyage) est l'atout de l'espace Schengen. Grâce aux décisions européennes concernant la mobilité des citoyens européens, ils peuvent voyager librement au travers des différents pays faisant parti de l'entité. Il est, de ce fait, plus simple que de partir en Amérique ou au Canada d'un point de vue administratif. Contrairement aux générations précédentes, qui devait ruser pour avoir les papiers et les visas nécessaires à leur voyage, partir en Europe est simple et accessible contrairement aux démarches à entreprendre pour partir vers le nouveau monde²⁶. Pourtant, partir vers le vieux continent entraîne une série d'obstacles dont, par exemple, le manque de réseaux sur place. Le départ se transforme en une aventure poussé par l'audace et le courage de s'engager dans un nouveau pays, avec une nouvelle langue, de nouveaux modes de vie, mais sans personne pour les soutenir, contrairement aux réseaux familiaux bien présents à l'Ouest.

²⁶ Plusieurs de mes interlocuteurs m'ont raconté l'histoire de certains migrants qui avaient dû passer par « des mariages blancs » en Amérique afin d'obtenir leur carte verte. A présent, selon eux, ce phénomène n'est plus présent dans la communauté açorienne.

Les départs des açoriens vers telle ou telle destination ne sont pourtant pas que des phénomènes individuels. Ces voyages impactent aussi fortement le développement économique des régions plus rurales comme à Povoção. Le manque d'emplois pousse les générations plus jeunes à prendre le départ vers une destination où la possibilité de travail est plus présente. Ainsi, l'investissement et la main d'œuvre pour créer de nouvelles entreprises dans la région sont très pauvres et renforcent la diminution de ce développement. Alessandro voit cela comme un cercle vicieux.

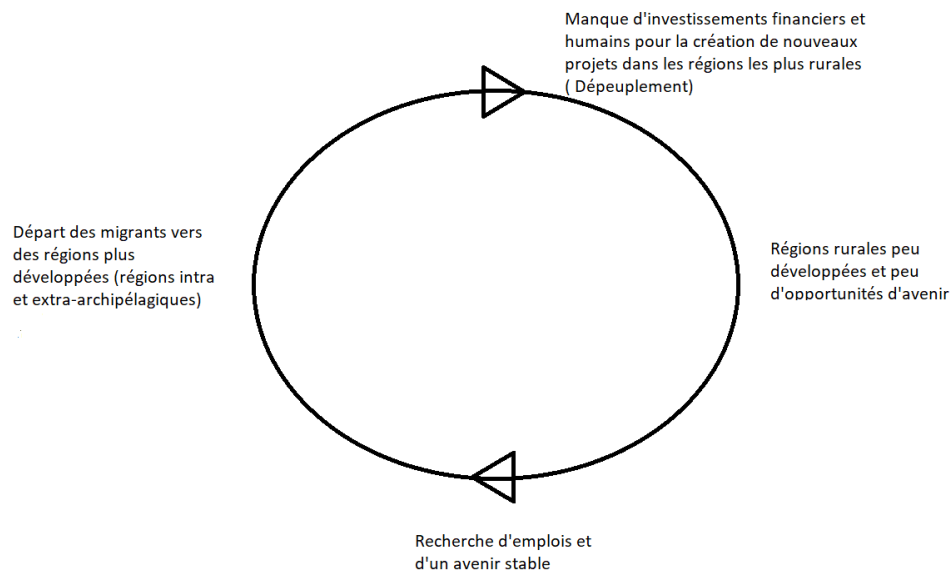


Figure 8 : Le cercle vicieux du développement en milieu propice au dépeuplement

Le schéma présenté parle de lui-même, l'on constate que les décisions de départ influent sur les régions les plus rurales. Dans cette partie du travail, nous nous concentrons principalement sur les régions sudistes de l'île de São Miguel où le dépeuplement est visible (ainsi que son développement industriel). Cependant, les régions nordiques sont encore plus impactées par ce phénomène et on pousse, depuis peu, à de nouvelles directives gouvernementales qui ont pris en main le risque croissant de dépopulation. Pour Louis Marrou, analyser la question du dépeuplement contemporain nécessite de prendre en compte les flux migratoires et l'accessibilité réelle et relative (2016 : 6). Dans l'un de ses articles, le géographe français analyse l'île de Flores qui est principalement touchée par un isolement archipélagique. L'île se situant bien plus à l'ouest du centre de l'archipel est touchée par le déséquilibre du dépeuplement tel un « stock qui fond » (2016 : 7). Néanmoins, il constate que l'archipel dans son entier est affecté par cette question mais pas autant que le sont les îles de Flores ou de Corvo, beaucoup plus éloignées du centre dynamique du territoire.

Le phénomène de dépeuplement n'est pourtant pas nouveau. Au travers de l'histoire de l'archipel, comme nous avons pu en prendre la mesure dans le premier chapitre de ce travail, de nombreuses raisons ont poussé les açoriens à quitter leurs îles pour le nouveau monde ou des îles mieux desservies comme l'est São Miguel, Terceira ou Faial. Pour São Miguel, nous pouvons constater que sa population fait face à de multiples périodes de migration mais étant l'un des plus grands territoires de l'archipel, sa population s'accroît plus rapidement que les huit autres îles (Marrou, 2004). Plusieurs raisons poussent les locaux insulaires à quitter leurs îles natales autant pour vivre sur les îles principales açoriennes (migrations intra-archipélagiques) que pour s'installer sur un territoire plus éloigné (migration extra-archipélagique).

Après avoir fait un zoom sur le schéma de parenté açorien, au travers de l'exemple de la famille d'Alessandre, nous pouvons prendre en compte le fait que la migration est constitutive de la structure de la famille açorienne, impactée par les décisions de départ de ses membres. Étant l'une de mes hypothèses de départ dans la rédaction de ce travail, « la famille à distance » entre dans une dynamique particulière sur cet archipel et me pousse à questionner de nouveaux angles de réflexion tels la question du dépeuplement et du désir au départ. La troisième partie de ce travail nous permettra de mettre en avant nos interrogations quant à la question de la migration présentée comme une norme dans ce paysage archipélagique.

III. MOBILITÉ ET MIGRATION – PONTA DELGADA

Après mon retour de quelques semaines en Belgique, c'est à Ponta Delgada que je m'installai pour poursuivre mes recherches en compagnie des gens de la *cidade*. La capitale principale des Açores est le lieu le plus prisé de l'île. Avec ses 68 000 habitants, située sur la côte Ouest de São Miguel, la ville est considérée comme la porte d'entrée de l'archipel desservie par son aéroport international et son immense espace portuaire pouvant abriter les immenses bateaux de croisière, plus grand que la plupart des building de la ville.

Lorsque l'avion se pose pour atterrir à l'aéroport João Paulo II, l'engin donne l'impression de s'écraser en plein centre-ville²⁷. A à peine 2 kilomètre des pistes d'atterrissage, le centre de Ponta Delgada s'agite sous la rumeurs des allers-retours des avions de la SATA ou de Ryanair qui transperce le ciel de l'île au quotidien. Ce ballet incessant ne se tarit qu'à partir de minuit pour reprendre dès le lever du soleil.

Entre le centre-ville historique piétonnier, les rues à sens uniques rempli de voitures et les périphéries qui s'alternent entre zone résidentielle et zone industrielle, la plus grande ville des Açores est l'espace le plus mouvementé de l'archipel. L'architecture du centre-ville, ressemblante aux différentes villes portugaises que j'ai déjà pu découvrir durant mes voyages précédents, est connotée de plusieurs détails liés aux coutumes lusitaniennes. Les trottoirs escarpés, qui longent les rues à sens unique ne laissant que peu de place aux promeneurs, sont pavés de pierres de différentes couleurs : noires et blanches. De multiples dessins de navires, de poissons et autres symboliques marines tapissent ces routes et sont foulées par les aller venues des habitants et des touristes qui traversent de part et d'autre la capitale açorienne. L'écho poétique de ses fresques sont le témoignage d'une ville qui est née de l'océan. De cette symbolique à la mer, l'on retrouve aussi plusieurs bâtiment datant du XVIIe et XVIIIe siècle dont l'architecture donne à penser la forme de vagues et de coquillages tel que l'*Ingreja Nossa Senhora da Esperanca* ou l'*Igreja do Colégio dos Jesuítas*.

C'est juste à côté de cette dernière église que se trouve ma résidence. La rue Gaspard Frutuoso, au-dessus du *Jardim Antero de Quental*, aussi nommé le jardin des

²⁷ Photo annexe 2

amoureux, est un quartier occupé par une quinzaine de maisons. En descendant la rue vers le centre-ville, des platanes sont plantées des deux cotées de la routes abritant de leurs feuillages les trottoirs espacés. Tous les matins, de nombreux habitants des quartiers aux alentours longent la route pour se rendre à leur travail. Un vieux vélo passe un sonnant quelques coup de clochette pour avertir les conducteurs de son arrivé dans le tournant au bout de la route. A ponta Delgada, malgré de nombreuses voitures, la plupart du temps garées dans les étroites rues de la ville, la meilleure façon de se déplacer est à pied, à vélo ou en scooter. Les rues exigües sont difficilement empruntables pour les camions et les camionnettes mais n'empêche pas les plus téméraires de s'y aventurer, rayant quelques voitures nonchalamment parkées. Le long de la rue Gaspard Frutuoso, des espaces de parkings sont prévus à cet effet et le risque de collision est bien moindre que dans le centre-ville. La chaussée qui dévale vers les jardins et la *Biblioteca Pública e Arquivo Regional* est certainement l'une des voies les plus sûre de la capitale où s'élancent de grandes maison de couleurs et d'architectures différentes. Ces habitations, plus grande que les autres résidences de la ville, sont contournées par de grands jardins où les plantes et les arbres multicolores s'enchaînent. Pourtant, pratiquement aucune voiture n'est parkée devant les garages prévus à cet effet. Les volets sont fermés, les rideaux tirés et seulement quelques fenêtres laissent filtrer des rayons de lumière artificielle. Ces maisons, bien que parfaitement situées entre les parcs avoisinants et le centre-ville, sont presque toutes vides.

Ma propriétaire, Ana-Cristina, une femme âgée d'une soixantaine d'année, petite avec des cheveux grisonnants, me loue un appartement situé dans le fond de son jardin. Cousine éloignée de Tio José, elle m'accueille avec plaisir car « *je fais partie de la famille* ». Elle-même réside rarement dans la grande maison rose de Gaspard Frutuoso qui lui sert de seconde résidence. Après avoir passé toute sa vie dans cette maison familiale, elle a préféré s'installer dans une maison plus petite du côté de Vila Franca do Campo à la mort de son mari. Nous nous rencontrons une fois par mois pour que je lui paye le loyer et nous discutons un peu de mes recherches, de la ville et du temps qu'il fait. Ana-Cristina, autour d'un thé qu'elle me propose chaque fois que l'on se rencontre, me raconte le passé de la *cidade*. La ville était bien plus peuplée mais à présent, les rues et les maisons sont de plus en plus inoccupées. Son quartier, en est la preuve. Les habitants les plus nantis, possédant les grandes maisons de la rue Gaspard

Frutuoso sont l'exemple de ce changement. Laissant derrière eux leur vie sur l'île, ils partent à l'étranger pour travailler ou « pour changer d'air ». Les demeures sont ainsi vides de tout habitants et c'est seulement durant les mois de vacances que les migrants reviennent pour profiter de la douceur de l'île. Comme Tio José, les émigrants açoriens gardent le plus souvent une résidence sur l'archipel afin de pouvoir revenir à l'occasions des congés, des événements ou lorsqu'ils seront plus vieux pour profiter de leur retraite. Surnommés les « *Calafões* » et « *Calafonas* » durant leurs séjours sur l'archipel, les émigrants açoriens qui vivent en Amérique sont appelés de cette manière d'après leur façon de parler. Tout comme le mot « *calafões* », un mélange de portugais et d'anglais (Californien), leur manière de s'exprimer est souvent connoté de mot *yankees*, qui provoque l'amusement des locaux et s'insinue, encore aujourd'hui, dans le verbe de nombreux açoriens qui « calque », en un sens, ces mots, mélange de deux langues qui n'existent nulle part ailleurs.

Ce ballet incessant d'aller-retour des émigrants façonne les saisons sur l'île. Durant la saison estivale, tous les bars, les cafés, les restaurants et les activités sont accessibles, donnant à Ponta Delgada et au reste de l'île, une impression d'effervescence constante. Entre les festivals, les plages bondées et les treks rassemblant des milliers de touristes venant des quatre coins du monde, São Miguel devient « *the place to be* ». Chaque été, les compagnies aériennes se multiplient et proposent des voyages uniquement à cette période, comme Tuy Fly par exemple. Les appartements, vident des étudiants qui sont rentrés sur leurs îles respectives, se remplissent de voyageurs et les locations, proposées à des prix bien plus élevés, explosent. Les mois de juillet et d'août sont une opportunité d'affaire dans le secteur touristique qui, depuis quelques années, est en développement constant. L'on constate que le secteur se transforme et devient, au fur et à mesure, une nécessité économique pour l'archipel. J'ai rencontré, à de très nombreuses reprises des étudiants en tourisme, l'inéluctable voie d'emploi et perspective de ces jeunes, qui rend ces études particulièrement populaire depuis l'arrivée des grandes compagnies aérienne.

Dès que la fin du mois de septembre approche, que les avions se tarissent, les quartiers touristiques se vident, les volets se referment et les festivités s'arrêtent. La vie insulaire estival s'endort pendant le reste de l'année. Le climat se métamorphose ; les pluies et les tempêtes remplacent le soleil et la chaleur. Les averses açoriennes en hiver peuvent durer des semaines et les bourrasques de vents sont de plus en plus

violente. Territoire propice aux ouragans, les Açores sont, durant cette période, une destination à éviter pour les voyageurs. Bien que la vie continue son cours, que les industries roulent et que chacun vaque à son occupation, on constate que l'archipel est dans l'attente des touristes et le retours des migrants, comme en hibernation, le contraste est saisissant.

III.1 LA MIGRATION INSULAIRE

Dans cette partie, je souhaite mettre en avant l'histoire des interlocuteurs que j'ai rencontré durant mon séjour à Ponta Delgada. Centré autour des récits, des départs, de leur relation familiale et de leur réseaux, la migration est au centre de la vie des açoriens. L'analyse de la migration insulaire étant le moteur de ce projet, comprendre les réalités qui entourent la thématique sur l'archipel prend tout son sens avec les témoignage des rencontres que j'ai pu faire au fur et à mesure de mon terrain. L'une de mes principales difficulté dans cette partie est de savoir quel récit est à présenter. Il n'y a pas un seul de mes interlocuteurs qui n'a pas un lien particulier avec la migration extra- ou intra-archipélagique avec un récit singulier. De ce fait, je choisis de vous présenter certains cas qui sont, à mes yeux, les plus représentants dans ce contexte mais nous devons prendre en compte que ces cas-ci ne représente qu'une situation par rapport à de nombreuses autres histoires particulières. Nous observons ainsi trois histoires liées au départ ou au retour dans le cadre du voyage à l'intérieur ou à l'extérieur de l'archipel açorien.

III.1.1 ENTRE LES ÎLES – LA MIGRATION INTRA-ARCHIPÉLAGIQUE

Choisir d'observer la migration intra-archipélagique est nécessaire car, aux yeux de mes interlocuteurs, voyager entre les îles est pour eux une sorte de migration. P-J Laurent, dans son ouvrage « Amours Pragmatiques » (2017), fait référence à la migration capverdienne vers le continent Américain mais il témoigne également du voyage entre les îles comme une migration à part entière, étant donné la création de nouveaux lieux de résidence de la famille à distance. Fort de cette idée, analyser ce déplacement intra-archipélagique avec l'aide des nouveaux réseaux de mobilité me permet d'interpréter les lieux comme interconnectés malgré les frontières physiques qui les séparent.

C'est autour d'une limonade *Kima*, boisson fruitée aux fruits de la passion (*maracuja*), au bord du port de Ponta Delgada entre le bruit des bateaux de croisière et des avions décollant au-dessus de nos têtes, que Ana me parle de cette relation parfois si proche et si lointaine avec le *mainland*. Il faut dire que c'est au travers de la relation avec la métropole portugaise que cette identité açorienne, si particulière, s'est construite. Ces relations ont souvent été distantes et malaisées et l'archipel a tissé des liens avec d'autres territoires sur le pourtour de l'Atlantique : le Brésil (migrations), l'Angleterre (échanges commerciaux), le Canada et les Etats-Unis d'Amérique (migrations) (Marrou, 2005)²⁸. Entre le sentiment d'appartenance profonde lié à la culture portugaise, source de fierté, et l'impression d'en être oublié, les açoriens se créent une identité qu'ils considèrent à part. Il est souvent arrivé, dans les conversations avec mes interlocuteurs, qu'ils m'expliquent connaître certains portugais du continent qui ne savent pas où se trouve l'archipel. Ana ajoute en riant : « *Les açoriens se considère comme citoyen de l'île, être portugais c'est surtout les soirs de match ou lors des élections politiques.* » Ana, jeune fille de 26 ans, est pourtant reconnaissante de l'aide que lui offre les subsides du *mainland*. Elle est née, comme sa sœur et ses parents sur l'île de Santa Maria, la plus au Sud de l'archipel. C'est grâce aux différents fonds de l'Europe que l'expansion des voies de transport on put voir le jour, ce qui a profondément transformé les réseaux de mobilité de l'archipel, autant entre les continents qu'entre ses propres îles. Favorisant l'accessibilité vers l'ailleurs, la SATA International²⁹ et Atlanticoline³⁰ sont une aubaine pour les habitants de l'archipel et principalement des locaux vivants sur des territoires plus isolés.

Ce n'était pas la première fois que Ana accostait sur l'île. Presque tous les ans, un événement ou un festival la pousse à São Miguel avec ses amis ou sa famille. Traverser la mer qui sépare les deux îles ne prend pas longtemps et les trajets du grand ferry blanc-bleu-vert sont presque quotidiens. Seul le climat et les houles de l'océan peut l'empêcher de faire son trajet³¹. Comme la plupart des étudiants qui choisissent une université où continuer leurs cursus, Ana a dut traverser les quelques kilomètres qui séparent Santa Maria de São Miguel pour poursuivre ses études de biologiste. Ana

²⁸ Photo annexe 3

²⁹ « Serviço Açoriano de Transportes Aéreos » Compagnie aérienne portugaise qui dessert l'archipel.

³⁰ Compagnie maritime desservant l'archipel

³¹ La crise du Covid-19 a aussi impacté ces trajets. Le gouvernement açorien a pris la décision d'empêcher la communication physique entre les îles durant la période de confinement instauré.

est petite et ses traits sont semblables aux portugaises du sud avec ses longs cheveux foncés, sa peau mate et ses grands yeux marrons. Elle parle avec un accent légèrement différent de ceux de la capitale où elle habite depuis six ans. Entre les « *noites açorianas* », nos déjeuners et nos longues conversations autour d'un *Chá* local, elle me raconte la difficulté des jeunes de devoir quitter leur famille pour une autre île. Bien que la distance ne soit pas considérable et que la facilité de communication est bien meilleure qu'à l'époque, elle se voit elle-même comme une migrante, loin de sa famille.

Ana travaille à présent comme analyste dans une société de prévention d'hygiène. Comme Alessandro, elle suit un stage avant d'être embauchée et de se voir offrir un CDI. Cependant, la plupart du temps, les entreprises ou sociétés emploient les stagiaires pour plus de deux ou trois ans avant de leur offrir le CDI tant espéré. Cette stratégie permet aux employeurs de salarier, à moindre frais, une main d'œuvre qualifiée. Tout comme sa sœur, qui a rapidement abandonné ses études d'infirmière, elle s'est installée sur São Miguel dans une maison louée par une vieille açorienne à deux kilomètres de son travail. Cette grande maison située au-delà du *Jardim Antonio Borges*, elle la partage avec d'autres habitants venant de Santa Maria.

Assis sur la petite terrasse à l'arrière la maison, nous profitons ensemble de la fin de l'été et discutons pendant plusieurs heures des différences entre la vie sur le continent et la vie sur l'archipel. Ce groupe d'amis, Ana les connaît depuis toute petite, sur une île comme Santa Maria, « tout le monde se connaît ». Vivant avec deux amies et deux garçons, ils partagent ensemble la demeure louée depuis quelques années. Lorsque les jeunes décident de partir pour l'université, des groupes se forment, poussés par les liens familiaux ou amicaux et ils choisissent ensemble un appartement ou une maison pour y vivre le temps de leur études et parfois bien plus. Ana et ses amis, travaillent tous aujourd'hui et ne reviennent à Santa Maria que pour les vacances ou lors d'événements particuliers. Il est rare de reprendre le ferry pour seulement quelques jours sans raison apparentes bien que les prix proposés par la compagnie maritime soient très abordables pour les locaux³².

³² Les prix sont différents pour les étrangers. Les portugais perçoivent une remise de presque 40% pour les vols intra-archipélagiques et des prix nettement plus avantageux pour les ferrys contrairement aux touristes.

Ana ne veut plus retourner vivre sur Santa Maria, elle considère son île natal comme trop peu développée et, avec son diplôme de biologiste, elle est certaine de ne pas trouver de travail dans ce secteur. Pourtant, Ana n'aime pas son travail actuel, c'est tous les jours avec les pieds de plombs qu'elle rejoint son bureau sans fenêtre pour faire le peu de travail qu'on lui demande. Malgré cela, son salaire de 700 euros par mois, elle en a besoin pour payer la location de sa maison et pour acheter à manger. De temps en temps, lorsqu'elle a besoin d'argent, elle n'hésite pas à contacter ses parents pour qu'ils lui envoient un petit peu d'argent de poche. Cela est de plus en plus rare au fur et à mesure des années car elle se trouve un petit job supplémentaire le soir ou les weekends qui lui permet d'arrondir ses fins de mois. Tous les cohabitants de Ana font la même chose, certains accumulent deux jobs complémentaires en plus de leur stage pour assurer leurs économies et leurs dépenses malgré leurs diplômes universitaires et leurs formations. Ana se dit souvent qu'elle pourrait revenir chez ses parents sur l'île mais le peu de travail l'empêcherait de trouver l'indépendance dont elle a besoin. C'est cette recherche d'autonomie qui, encore aujourd'hui, pousse Ana à se lever pour aller travailler dans son bureau sans fenêtre. Je constate que la plupart de mes interlocuteurs, pourtant âgé parfois de plus d'une trentaine d'année, vivent encore avec le noyau nucléaire de leur famille (en dehors des membres de la famille qui partent pour une autre île ou pour le continent). La situation économique actuelle ne permet pas à ces adultes de trouver une indépendance financière qui leur permettrait de quitter la maison familiale, ainsi économiser est le maître mot dans ce contexte. Ana sait qu'elle pourrait avoir une meilleure vie économique en partant à Lisbonne mais la capital Portugaise est, pour elle, remplie de trop de « *confusão* » (confusion), elle préfère le calme et la sérénité de son île.

Je prends l'exemple ici des étudiants que j'ai pu rencontrer mais bien d'autres situations sont la démonstration de l'importance du déplacement « in » archipel. Louis Marrou, dans son analyse sur les conditions géographiques et sociales de vie sur l'île de Flores, nous expose en exemple la situation d'une femme enceinte (Marrou, 2014). Il n'y a, depuis quelques années, plus d'hôpital sur l'île de Flores. Bien qu'il existe quelques centres de santé rudimentaires, ils ne permettent pas un accouchement dans des dispositions sécuritaires suffisantes. De cette façon, la jeune femme doit quitter son île par bateau ou par avion pour se rendre à Faial durant son dernier mois de grossesse. Loin de son île de résidence et de sa famille, c'est dans l'unique hôpital des

îles aux alentours, qu'elle va pouvoir donner naissance à son bébé en toute sécurité. « Aux Açores, l'organisation du système de santé depuis les années 1980 privilégie trois gros hôpitaux dans chacune des îles les plus densément peuplées : Sao Miguel, Terceira et Faial. Dans les autres îles, les postes de santé sont aptes à traiter toutes les pathologies simples mais servent aussi de poste d'aiguillage pour les patients nécessitant une prise en charge plus lourde ou plus longue. » (Marrou, 2014) Cet exemple démontre bien à quel point les réseaux de mobilité sont devenu une nécessité essentielle sur l'archipel.

Que ce soit la poursuite des études, la santé, ou d'autres conditions particulières, la mobilité intra-archipélagique prend une ampleur de plus en plus importante sur l'archipel. Renforcée par les décisions gouvernementales de régulation des dépenses, l'accentuation des lieux publics important tel que les hôpitaux, les prisons et les universités, sont regroupés au centre des territoires les plus peuplés, délaissant les autres espaces. Comme expliqué plus haut, la volonté de l'archipel de ne former qu'une entité à part entière, bien que l'exercice soit contraignant dans certaines circonstances, est une nécessité pour la vie des insulaires. Les inégalités entre les îles sont présentes avec une importante différence liée aux ressources et aux possibilités d'avenir que les différents espaces peuvent proposer à leur population locale. Ainsi, on constate que São Miguel et Terceira sont les îles les plus densément peuplées du fait de leur développement en croissance constante qui attirent majoritairement les habitants des autres îles car les perspectives d'avenir y sont plus prometteuses.

III.1.2 ENTRE LES CONTINENTS – MIGRATIONS EXTRA-ARCHIPÉLAGIQUE

Comme expliqué tout au long de ce travail, le taux de migration élevé, qui peut être perçu comme une norme au sein de la société açorienne, n'entre pas réellement en lien avec un quel qu'onc problème de gouvernance portugais. Bien que le secteur économique ne soit pas toujours attrayant, le phénomène de migration est bien plus lié à l'histoire et à la culture açorienne, marquée a de nombreuses reprises par une forte émigration. Dans la partie qui suit, contrairement aux migrations intra-archipélagiques, nous observerons de quelle façon les décisions de départ vers de nouveaux territoires hors de l'archipel sont ancrées dans le vécu de mes interlocuteurs. La migration a une consonnance différente en fonction des acteurs interrogés, c'est pourquoi j'ai choisi de segmenter la présentation de plusieurs cas en fonction de leur

situation face à ces déplacements en termes d'action. Bien que la migration soit intrinsèque à la vie sur l'archipel, dans ce travail nous constatons de nombreuses diversifications d'actions lui sont liées. Partir sera, de cette façon, la réponse à la mobilisation de plusieurs décisions mais la question de la migration n'est pas toujours synonyme de départ. On constatera aussi l'impossibilité d'accéder aux ressources nécessaires et les limites aux partances ainsi que le souhait de retour que nous aborderons dans le dernier chapitre de ce travail.

III.1.2.1 Ceux qui partent

C'est au café de *Baía dos Anjos*, au bord du halage qui longe les quais du port de Ponta Delgada, que je rencontre pour la première fois Sebastião. Grand, typé portugais, il a cependant les yeux vert de sa mère qui dénote des yeux marron des açoriens. A trente-cinq ans, il vit toujours avec ses parents et ses deux plus jeunes sœurs à Lagoa, une ville située plus à l'Est de la capitale. Précocement, c'est avec un master en science politique qu'il a fini ses études à 22 ans. Il a cherché du travail dans le domaine sans jamais trouver ce qu'il souhaitait. Après quelques années de stage payé des mines par ci par là, il a été embauché dans un cabinet ministériel à la *cidade*, il y a cinq ans, ce qui lui permettait d'économiser un maximum d'argent pour pouvoir quitter São Miguel. C'est la raison principale de son choix de rester avec ses parents. Sebastião sait qu'il ne peut pas dépenser trop d'argent ou investir dans un projet sur place s'il souhaite migrer.

Profitant du soleil de la fin de l'été sur la terrasse, il m'annonce qu'après avoir postulé un peu partout au *mainland*, il a enfin décroché un emploi comme assistant chargé de projets européens. Il doit emballer ses affaires et décoller pour Lisbonne dans deux semaines. Sebastião, dans la précipitation et l'euphorie de ce nouveau travail, planifie son voyage dont il ne reviendra sans doute pas avant quelques mois, voire quelques années. L'argent économisé ses dernières années lui permettra d'emménager dans l'appartement d'une tante éloignée qui vit dans la périphérie de la capitale portugaise. A Lisbonne, la vie est bien plus chère et les loyers sont démesurés pour les habitants de l'archipel, il peut cependant compter sur ses réseaux familiaux pour l'aider dans ses démarches et au quotidien. Malgré qu'il ait déjà voyagé au Portugal, l'une de ses cousines, qu'il n'a jamais rencontrée, sera présente dès son atterrissage pour le soutenir dans son emménagement et le conseiller. Son objectif à

court terme est de travailler comme assistant quelques années, décrocher une promotion et s'envoler à Bruxelles pour rejoindre le conseil européen.

Installé depuis maintenant quelques mois à Lisbonne, nous gardons contact par *WhatsApp* et il me raconte sa nouvelle vie. Les nouvelles sont rares car entre le travail, son intégration et les tâches quotidiennes, il n'a jamais eu autant à faire avant. Il travaille plus de 40 heures semaine et doit être présent au bureau autant que possible, même la nuit si on le lui demande. Ce style de vie, Sebastião n'en a jamais eu l'habitude. A São Miguel, le rythme est plus lent et les tâches sont moins stressantes. Pourtant, au fur et à mesure des mois, je reçois des messages où il me raconte qu'il commence à s'habituer et qu'il trouve à présent le temps de faire des rencontres. Il a retrouvé plusieurs autres açoriens ayant fait d'importante études et ayant décidé de quitter l'archipel pour tenter de réussir là où il y a des opportunités, souvent absentes sur l'archipel.

On observe avec le cas de Sebastião que certains départs, malgré qu'ils soient préparés depuis longtemps dans l'imaginaire, se produisent dans la précipitation. Pourtant, le soutien des réseaux familiaux sur place permet une meilleure intégration comme nous avons pu le constater avec sa tante qui lui loue son appartement à bas prix et sa cousine, inconnue au bataillon, qui se dévoue pour l'aider durant ses premières semaines à Lisbonne. Le maintien du lien familial, via les solidarités inter- et intragénérationnelles, bien que les contacts peuvent être distendus et parfois même inexistantes, est un pilier dans la décision des départs et ces réseaux se traduisent comme une aide dans l'intégration d'un nouveau lieu de résidence.

De plus, à la suite de nos conversations sporadiques, malgré son sentiment d'amélioration dans son nouveau lieu de résidence, son travail, ses relations, Sebastião me parle de plus en plus de son sentiment de tristesse lié à la séparation avec sa famille. Souvent, le terme « *saudade* » revient et c'est, après quelques mois, qu'il prévoit déjà de revenir au plus vite retrouver ses proches. Dans son ouvrage, Pierre Joseph Laurent, lorsqu'il fait référence à l'espace-temps de la famille à distance, prend en compte le sentiment de tension et de *saudade* évoqué par ses interlocuteurs. « L'hypothèse que je développerai dans ce point met en évidence une tension inhérente à la famille à distance. Elle repose sur l'idée qu'hier comme aujourd'hui, malgré Internet et les mobilités accrues, la migration demeure une souffrance induite avant tout par la

séparation physique des corps maintenus, parfois longuement, à distance, tandis que le projet de la famille à distance, malgré la distance, sous-tend des liens entre les noyaux dispersés de la famille (...). Dans l'expérience migratoire, l'espace « défait le corps de la famille », tandis que le temps maintient les liens. L'articulation entre le « corps défait » induit par l'espace qui sépare et la sauvegarde des liens dans la longue durée par le projet migratoire, conduit à l'ambivalence et au sentiment de *saudade* qui peut envahir les membres de la famille à distance : l'espace est à la souffrance ce que le temps est à l'espoir. » (Laurent, 2018 ; 127). Nous observerons par la suite, d'autre exemple de ce sentiment ambivalent de la *saudade*. Malgré la difficulté de traduire ce terme difficilement interprétable en français, nous nous accordons, selon les dires de mes interlocuteurs, qu'en règle générale, ce sentiment exprime une ambivalence nostalgique entre le souvenir agréable de quelqu'un ou de quelque chose et en extériorise son manque. Entre douleur et plaisir, la *saudade* est un mot couramment utilisé par mes interlocuteurs lorsqu'ils me parlent des membres de leur famille à distance situés autant à l'intérieur de l'archipel qu'à l'extérieur. Peu importe la distance parcouru par ses membres, s'il n'y a pas moyen de se voir, en face, en réel, le sentiment peu s'exprimer. Ainsi, malgré les dernières technologies de l'information et la communication comme les webcams et les téléphones, nous constatons que les sentiments se créent et se renforcent au fur et à mesure de la séparation. Les corps de la famille à distance ont besoin de se retrouver pour palier à la *saudade* (Laurent, 2018).

III.1.2.2 Ceux qui restent

Dans le cadre de mes recherches, bien que la migration soit une norme dans l'esprit des jeunes açoriens, beaucoup d'entre eux choisissent de rester sur l'archipel ou sur leur propre île. Comme nous le rappelle la géographe française, malgré une tendance importante à l'émigration dans le milieu insulaire, les départs ne sont pas toujours possibles ou choisis : « Mais partir, ce n'est pas facile, ni possible pour tout le monde. Partir, et surtout pouvoir partir, est un élément important dans la psychologie insulaire. C'est peut-être même l'idée de savoir que l'on peut sortir et partir quand on le désire, et par soi-même, qui fait la particularité de la pensée insulaire. Avoir l'argent suffisant, ou un poste de travail ou de pouvoir, qui permette une possibilité de sortie facile. L'insularité subie devient sinon une véritable prison. Le paradis que viennent chercher les touristes ou les nouveaux résidents, est vécu au quotidien comme un enfer

pour certains des insulaires natifs. La divergence vient donc du choix. « J'ai choisi de vivre ici ou, je subis ce lieu depuis ma naissance. » (Soulimant, 2011 ; 47).

Depuis quelques années maintenant, de nouvelles compagnies et entreprises s'agrandissent et voient le jour dans les grandes villes de l'archipel comme à Ponta Delgada. Favorisant le secteur du travail, de nombreux jeunes universitaires choisissent de rester sur les îles et d'y construire leur avenir. Quant à la quête du diplôme universitaire, il est rare que les certificats servent uniquement dans les branches étudiées. De nombreux diplômés voient ainsi leur diplôme comme un levier à l'emploi plutôt qu'un trajet de vie professionnel. L'exemple le plus courant du cas concerne les employés de la compagnie aérienne SATA. Beaucoup de mes rencontres de la *cidade*, qui ont un baccalauréat obtenue à l'*Universidade dos Açores*, travaillent aujourd'hui dans le secteur de l'aviation. Psychologue, sociologue, mathématicien, ... ils ont tous trouvé leur premier CDD, sans passer par des stages interminables, dans cette compagnie. Bien que le travail demandé ne corresponde pas aux diplômes obtenus, la possibilité d'emploi bien rémunéré est un soulagement pour ceux qui souhaitent rester sur l'île. Néanmoins, l'on peut constater que la question du « choix » est un vecteur quant aux décisions prises pour l'avenir. L'absence de diplôme et certaines situations familiales peuvent être la cause d'une impossibilité de départ qui empêche le « choix » et les décisions personnelles.

L'histoire de Maria démontre le caractère insolvable que revêt certaines situations quant au désir de partir, illustrant combien la constitution de la famille n'est pas uniquement un pilier dans la migration mais aussi un frein. Caractérisée par une situation de type familiste, la communauté açorienne « fait reposer sur les familles - y compris les familles migrantes - la responsabilité d'assurer le minimum nécessaire pour garantir le bien-être familial et faire face aux risques et incertitudes » (Yépez & Merla, 2013 ; 207). Bien que Maria ne migre pas, c'est son devoir de s'occuper de sa famille car elle est la seule à pouvoir prendre en main cette responsabilité.

Maria est la seconde fille d'une famille rurale de deux enfants vivant dans la région de Ribeira Grande, l'une des plus grandes villes de São Miguel située au Nord de l'île. Jeune fille de 26 ans, Maria a quitté une seule fois son archipel pour Lisbonne durant un voyage de quelques jours qu'elle a entrepris avec sa cousine. Vivant dans une petite maison en périphérie de la *cidade*, elle a grandi avec sa mère, son père et sa

sœur jusqu'à ses 12 ans. A cette période, tragique pour la jeune fille, sa mère prend la décision de quitter son mari et de partir rejoindre des membres de sa famille élargie au Canada. Malgré le peu d'information que Maria partage avec moi concernant sa relation avec sa mère, il nous arrivait qu'elle l'évoque comme un lointain passé douloureux. Le père de Maria, ouvrier agricole, passe ses journées entre le travail sporadique qu'il trouve chez l'un ou l'autre fermier et les *tascas*. Alcoolique depuis plusieurs années, sa violence et ses crises de colère furent les raisons de départ de la mère de Maria. Ne supportant plus d'être battue, elle fuit l'archipel pour rejoindre des connaissances qu'elle entretient à l'Ouest. Sans un mot, sans un aurevoir, elle laisse à son mari la responsabilité des deux jeunes adolescentes. Dans le désarroi de cet événement, ce fut la grand-mère maternelle qui prit en charge l'éducation et le logement des enfants. La tante maternelle pris aussi une part des responsabilités en s'investissant dans leur vie quotidienne. L'engagement de l'Avó (grand-mère) et de la Tia (tante) de se charger des jeunes filles a été un encouragement dans le décision de partir de la mère. La grand-mère habite une maison bien plus petite à une centaine de mètre de la maison principale. C'est dans ce nouveau lieu de résidence que Maria va grandir et finir ses études secondaires. Maria valorise positivement le fait que c'est deux figures féminines lui ai permis de s'éloigner de son père mais à présent, elle est retournée vivre avec lui pour s'en occuper car sa mauvaise santé et ses addictions l'empêche de vivre indépendamment. Plusieurs fois durant nos rencontres, Maria a dû s'éclipser à la suite de l'appel du patron de la *tascas* pour qu'elle vienne rechercher son père trop saoul pour rentrer chez lui. Sa sœur a quant à elle a trouvé un moyen de fuir la situation en devenant mère à 17 ans. Elle vit à présent dans un quartier plus précaire en compagnie de son nouveau copain. Ne travaillant pas, elle reçoit une certaine somme de l'Etat pour elle et sa petite fille mais ce n'est pas suffisant pour vivre convenablement. Maria l'aide financièrement et elle est ainsi dépendante de sa sœur et de son père malgré leur relation pour le moins conflictuelle.

A 18 ans, Maria prit la décision de s'inscrire dans l'armée et poursuit pendant deux ans la formation militaire dans la marine portugaise. Après cette période, exaspérée de recevoir des ordres et n'ayant pas de temps pour ses occupations familiales et relationnelles, elle décida de quitter le corps de l'armée. La décision fut très lourde d'un point de vue financier car elle dut rembourser la totalité de l'argent

alloué par l'Etat durant ces années de formation³³. Face à cette situation, Maria entreprit des petits boulots d'aide-ménagère dans la région de Ribeira Grande pendant quelques années. Maintenant que sa dette a été payée, elle continue ses petits emplois jusqu'en 2019 où elle prit la décision de reprendre des études en comptabilité. Alternant ses journées entre ses cours et le travail, elle porte aussi à bout de bras la responsabilité de sa famille qu'elle soutient financièrement. Le poids de la famille est, selon Maria, écrasant et étouffant. La responsabilité qui l'incombe la pousse à détester sa mère qu'elle considère comme responsable de sa situation. « *Si elle était restée, j'aurais pu faire des études plus tôt et partir* ». Cette dernière est revenue du Canada depuis quelques années maintenant, n'ayant pas réussi à trouver un emploi stable et à accéder à une régularisation canadienne, elle fut contrainte de se réinstaller à São Miguel. Elle vit à présent dans une autre ville et à essayer à plusieurs reprises de recontacter Maria sans que celle-ci ne lui accorde une réponse. Elle garde cependant contact avec sa mère et sa sœur. Maria comprend parfaitement les raisons du départ de sa mère mais le sentiment d'abandon qu'elle a ressenti l'empêche de lui pardonner.

Maria rêve de prendre l'avion et vivre dans les pays scandinaves. Lieu de prédilection de la modernité et de l'argent, les imaginaires de la jeune fille entrevoit un avenir radieux dans les pays nordiques. C'est l'une des raisons pour laquelle elle a choisi des études de comptabilité ; selon elle, tout le monde a besoin de comptable. Il lui fallait un emploi où elle serait certaine de pouvoir travailler à l'étranger. Soutenue par sa tante et sa grand-mère, elle espère au fur et à mesure s'éloigner de ce contexte pesant et prendre son indépendance mais pour le moment, sa sœur et son père ont besoin de sa présence et de son soutien. C'est dans ce contexte que Maria vit un sentiment d'ambiguïté profond. Entre son désir de migration et son devoir familial, elle relaye ses désirs personnels après ses responsabilités mais au travers de ses études, elle se donne quand même la possibilité d'y parvenir, malgré l'incertitude. Pour Maria, sa communauté familiale et son inertie joue un rôle inhérent à sa vie quotidienne et elle est l'exemple même que le devoir familial doit primer sur son sentiments personnel. Maria n'est pas la seule de mes interlocutrices à vivre ce sentiment

³³ Cette somme s'élevait à plus de 3000 euros

d'ambiguïté qui s'inscrit dans la façon d'entretenir le lien avec la relation familiale et la convoitise de l'ailleurs³⁴.

Il est évident que le récit de Maria n'est qu'un exemple parmi tant d'autres de rester sur l'archipel mais il représente le fait que « rester » n'est pas toujours un choix contrairement à Ana, présentée dans le chapitre précédent, qui a choisi de demeurer sur l'archipel car elle voyait en l'Europe un monde plein de « *confusão* ». Cependant, sa situation de migration intra-archipélagique lui a permis d'obtenir l'indépendance financière et l'autonomie qui lui tenait à cœur. Les décisions de départ prises sont le plus souvent des mesures personnelles liées à l'histoire des personnes rencontrées mais contrairement à d'autres espaces, l'on constate que l'émigration de ce milieu insulaire est, pour mes interlocuteurs, un moyen de prendre leur envol et ainsi, la voie vers l'autonomie.

III.1.2.3 Ceux qui reviennent

C'est lors de mon arrivée en Octobre à Ponta Delgada que j'ai commencé à entendre des récits de « retour ». Ceux-ci sont racontés par des interlocuteurs plus âgés que mes rencontres principales qui ont vécu leur expérience migratoire et qui ont pris la décision de revenir sur l'Archipel. Nous parlerons ici des retours décisifs et non temporaire comme nous avons pu l'observer avec les « aller-retour » des membres de la famille dispersée comme les *calafões*.

C'est au travers de la présentation du cas de Luis que je peux ouvrir la réflexion à ce phénomène du « retour ». Je l'ai rencontré dans le taxi qu'il conduisait et qui m'emmenait en périphérie de la ville. Chaleureux et sympathique, nous avons rapidement parlé des raisons de mon voyage à São Miguel et de la question de l'émigration. Il m'a directement conseillé de parler de *ceux qui reviennent*. Curieuse de comprendre les raisons des retours décisifs de migrant, nous avons repris contact pour qu'il me raconte le récit de son retour car lui-même avait vécu cette expérience. Installé dans une *tascas* du quartier résidentiel au Nord de Ponta Delgada, il me raconte en long et en large son expérience avec l'Amérique mais surtout sa décision de retour.

³⁴ Le peu de données que j'ai récolté quant à cette situation d'ambiguïté me semble impacter le plus souvent les femmes. N'ayant que peu de retour des hommes à ce sujet, je ne me permets pas d'aborder la question des genres autour de cette approche mais il semblerait que le genre joue aussi un rôle dans ce sentiment d'ambiguïté et de responsabilité présentée.

Agé d'une trentaine d'année, célibataire, il voulait partir pour à l'Ouest rejoindre l'un de ses cousins afin de trouver un emploi bien rémunéré dans la construction, ce qu'il ne trouvait pas aux Açores. C'était dans l'espérance d'une vie meilleure et plus confortable qu'il se décida à organiser son projet migratoire. Il s'est rapidement installé sur la côte Est américaine avec un visa touristique et commença à chercher du travail, dans l'illégalité pendant deux ans. Entre petits boulots précaires et insécurité financière, ces deux années furent une désidéalisation pour Luis et son projet. Finalement, l'un de ses employeurs décida de l'employer légalement à temps plein et lui offre ainsi une voie vers la régularisation. Soulagé et rassuré par son nouveau statut légal, c'est confiant qu'il poursuit son travail et s'impliqua dans sa nouvelle vie américaine. Pourtant, il ne resta que cinq ans sur le territoire américain et il pris la décision de revenir sur l'archipel açorien. Plusieurs raisons l'ont poussé à prendre sa décision de retour. En plus de n'avoir jamais su « s'intégrer » à la culture américaine, comme il le dit, la principale cause de départ fut la situation discriminatoire dans laquelle il évoluait. Son salaire, par exemple, était moindre que celui des autres employés malgré qu'il assumât une charge de travail plus conséquente que celle de ses collègues et il avait conscience qu'il n'aurait jamais pu évoluer dans la hiérarchie de sa compagnie. « *Pour les migrants là-bas, c'est toujours comme ça, on est de la main d'œuvre, de la bonne main d'œuvre mais c'est tout. Ils pensent qu'on n'a pas de cerveau et qu'on ne sait pas réfléchir si on n'a pas de diplôme. Je savais tout faire et je faisais tout mais on ne m'a jamais donné ma chance* ». Quand il se rendit compte que son rêve d'accéder à un statut plus important dans le secteur de la construction était impossible, et avec lui son projet migratoire dans laquelle il avait mis tous ses espoirs, il sombra dans la dépression. Ce fut une période difficile pour Luis jusqu'au moment où sa mère lui annonça le décès de son père.

Son retour au village natal de *Rabo de Peixe* et la présence de sa famille durant la période de deuil lui permit de renouer le lien avec son île qu'il avait quitté sept ans plus tôt. Son sentiment d'appartenance avec sa communauté et le besoin de se sentir utile auprès d'elle après la disparition de l'un de ses membres renforça sa décision de « reprendre » sa vie laissée sur place. Depuis, il travaille comme conducteur de taxi dans plusieurs régions à l'Ouest de l'île et cela lui convient malgré une certaine précarité de l'emploi dut au maigre salaire. Pourtant, Luis est satisfait de sa situation actuelle : « *Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici, la vie est plus douce et moins*

stressante ». Contrairement à quelques décennies précédentes, l'évolution économique de l'archipel lié à l'augmentation du secteur touristique a profondément impacté le niveau de vie sur l'île. Luis, fuyant le manque d'emploi et sa précarité avait choisi de quitter São Miguel mais à présent que la possibilité d'avenir est plus agréable, il est heureux d'avoir pris cette décision.

A présent, il est marié et père de trois enfants. Sa femme, infirmière, aide aux charges financières. C'est devenu une nécessité pour la plupart des couples açoriens que les deux individus travaillent pour subvenir aux besoins de leur famille. Ce nouveau phénomène s'éloigne du traditionnelle statut de la « mère au foyer » qui était très répandue dans la société. Maintenant, le taux de femme diplômée qui sortent de l'université explose et lorsque l'on parle d'avenir avec elles, le travail prime. La question du mariage et des enfants est, dans leur esprit, situé dans un avenir lointain, lorsque l'épargne, l'accumulation et leur situation sera propice. C'est l'une des raisons pour laquelle les relations dans le couple açoriens est bien souvent « *complicada* ». Entre le désir de construire quelque chose avec son compagnon/compagne, et la situation économique dans laquelle ils évoluent, il faut être pragmatique et mettre toutes les chances de son côté pour accéder à un avenir idéale. Partir à l'étranger pour y faire fortune est l'une des raisons de ce désir. Dans le cas de Luis, sa situation actuelle n'a été permise que grâce à l'accumulation qu'il a pu générer en travaillant aux Etats-Unis, où, même si son salaire était moindre que ses collègues, sa rémunération était bien plus élevée que ce qu'il pourrait percevoir sur l'archipel. Grâce à ses économies, il a pu se marier en grande pompe, comme le veut la tradition açorienne, et construire son foyer en compagnie de sa femme vers l'âge de 40 ans.

III.1.3 REVENIR ET L'IMAGE SOCIALE

Comme nous avons pu l'observer avec le cas de Luis, partir et revenir est aussi une solution dans la quête d'un avenir idéale. Bien que le retour puisse être considéré comme « un échec » aux yeux de mes interlocuteurs, il n'en reste pas moins que l'objectif premier d'accumulation est atteint et favorise la qualité de vie sur l'île qui impact leur désir de fonder une famille et un foyer. De plus, le fait d'être « parti » apporte une certaine distinction et fierté au sein de la communauté. J'ai souvent entendu mes amis insister sur le fait qu'il avait fait un Erasmus ou un stage à l'étranger. Il est on ne peut plus courant de suivre ce genre de schéma lorsque la situation

financière de la famille le permet mais souvent impossible pour des familles moins aisées. Avoir passé du temps en dehors de l'archipel, en compagnie de sa famille ou par soi-même, à l'audace, donne l'impression que l'individu « gagne » en image sociale.

Lors d'un évènement important de Ribeira Grande, le Salon du vin Portugais, c'est en compagnie de l'une de mes connaissances que nous nous sommes retrouvés dans une situation particulière et j'ai pu observer à quel point, l'image de soi par le « retour » était important dans l'expérience sociale. J'ai rencontré Gonçalo quelques jours plus tôt et je ne connaissais pas grand-chose de lui à cette période-là. Je savais qu'il était chauffeur de taxi, qu'il avait grandi à Arrifes, un quartier plus défavorisé au Nord de la *cidade* et, enfant unique, il vivait seul avec ses parents. Assis à une table, dégustant les grand cru de Pico et d'Alentajo, nous discutons de tout et de rien. A un moment, un couple s'assoit en face de nous en nous demandant si cela ne nous dérange pas. Grands, bronzés, propre sur eux avec des vêtements de marques connues, ils donnent l'impression d'être plus aisés que la moyenne des gens assis dans la salle. Installés à notre table, nous commençons à discuter de choses et d'autres jusqu'à ce qu'ils sortent tous les deux leurs iPhones dernier cri et nous montre des photos de leur fille, en Erasmus à Budapest. La fierté se lit sur leur visage et ils switchent de photo pour nous parler de leur dernière vacances à Paris et à Ibiza. Dans ce déversement de « *C'est moi qui pars le plus loin* », Gonçalo se met à raconter à quel point l'Australie est magnifique et que son Erasmus à Bruxelles, où il m'a rencontré, était fabuleux. Un peu désorientée par la tournure de cette conversation et incertaine des propos qu'il avançait, je n'ai rien ajouté jusqu'au moment où le couple s'en alla. Intriguée, j'ai demandé à Gonçalo pourquoi il avait inventé toute cette histoire. Ce dernier, d'un air détaché, m'avoue avoir inventé cette fable pour « garder la face ». Il me remercie d'avoir été discrète et me dit « *C'est bien, tu as compris comment les choses fonctionnent ici* ». Il ne voulait pas que ce couple « riche » sache qu'il n'avait jamais voyagé, qu'il était conducteur de taxi. Il a ajouté « *C'est important l'impression que tu donnes aux autres. Si je dis que je ne suis pas parti, ils vont me prendre pour un pauvre et je ne veux pas ça* ». Pour Gonçalo, personne autre que son groupe d'amis proche ou de sa famille ne doit savoir qu'il conduit des taxis ou qu'il vient d'Arrifes. Il entretient, avec les personnes exogames à son groupe, une image qu'il s'auto-construit pour, en un sens, « protéger sa fierté » et ainsi l'image qu'il renvoi aux autres.

« Lors des contacts sociaux qu'il est amené à avoir avec les autres au sein du monde social, tout individu extériorise « une ligne de conduite, c'est-à-dire un canevas d'actes verbaux et non verbaux qui lui sert à son point de vue sur la situation et, par-là, l'appréciation qu'il porte sur les participants, et en particulier sur lui-même » (Goffman, 1974 : 9). Que ce soit délibéré ou non, tout individu suit une ligne et doit prendre en considération l'impression que les autres interactants se forment à son égard. Le terme de face désigne précisément « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. ». Un individu gardera la face si la ligne d'action qu'il suit fait ressortir une image de lui-même consistante, confirmée par les éléments matériels d'une situation mais aussi validée par les jugements des autres : « l'effet combiné des règles d'amour-propre et de considération est que, dans les rencontres, chacun tend à se conduire de façon à garder aussi bien sa propre face que celles des autres participants. Cela signifie que chacun a généralement le droit de faire prévaloir la ligne d'action qu'il a adoptée, et de remplir le rôle qu'il s'est, semble-t-il, choisi. » (Le Goff, 2017 ; 376)

Avec cette situation, j'ai pris en considération le fait que, lié au voyage et aux départ, la migration avait un impact important sur l'image de soi et des autres. Il faut savoir aussi « donner le change », dans les situations où les départs ne se prêtent pas, comme avec Gonçalo qui ment à ses interlocuteurs, de peur de voir son image propre diminuée. Le fait que ces départs orientent les conduites et la représentation sociale des individus m'a personnellement bouleversé car je n'avais pas encore conscience, à ce moment, à quel point la question de la circulation était ancrée dans la culture jusqu'à se faire ressentir dans la structure sociale de la société açorienne.

III.2 LA MIGRATION COMME VOIE VERS L'INDÉPENDANCE ET L'AUTONOMIE

La présentation des exemples de cas est, ici, une facilité pour exprimer les données récurrentes observées durant la période de terrain afin que l'on puisse avoir une meilleure vision de la situation açorienne. Au travers des différents récits de vie et situations particulières, cités dans la partie précédente, nous pouvons établir plusieurs hypothèses quant aux raisons qui poussent nos interlocuteurs dans ce texte à prendre le départ, loin de leurs îles natales.

En premier point, nous avons pu constater que l'évolution et l'augmentation des moyens de mobilités, ainsi que de leur accessibilité, ont transformé les « normes » migratoires des açoriens, tant d'un point de vue intra- qu'extra -archipélagique. Cette évolution est la résultante d'un développement économique majeur de la région autonome portugaise ces dernières décennies dut aux nombreux subsides européens et portugais qui lui sont alloués. Bien que, comme nous avons pu l'observer la situation économique n'est pas toujours favorable, mais elle n'en reste pas moins que la région ne peut être considérée comme un région à tendance précaire.

En second point, bien que l'histoire de l'archipel et sa relation avec l'Amérique et le Canada ne sont plus à démontrer, on constate un changement dans les décisions de départ et de nouveaux lieu de résidence. L'hégémonie de la migration vers l'Amérique diminue et les tendances migratoires s'accroissent de plus en plus vers les pays Européens. Étant donné la possibilité d'accès et la facilité de régulation, les açoriens émigrent, à présent, sans avoir la nécessité du soutien de la famille à distance. Ce phénomène était pourtant une constante du besoin des açoriens de partir en quête d'une sécurité financière plus importante que celle que leur offre la situation sur l'archipel. Aujourd'hui, ils émigrent, avec audace et seul, dans de nouveaux lieux souvent étrangers à la diaspora açorienne ancestrale tel que la Pologne, l'Allemagne ou certains autres pays de l'Europe de l'Est

Le troisième point, au centre de nos questionnements, est la compréhension de la tendance migratoire açorienne actuelle. Nous avons pu observer, tout au long de ce travail une récurrence quant au désir de mes interlocuteurs de partir pour accéder à une liberté financière mais surtout, à une autonomie. « Prendre son envol », entre 25 et 35 ans, devient une nécessité. Face à la situation économique, la plupart de mes rencontres vivent sous le même toit que leur famille nucléaire, ils souhaitent en échapper. Au cœur de nos conversations, les projets migratoires prennent forme dans le but de s'éloigner de la situation de dépendance auxquelles ils font face.

En dernier point, nous avons pu constater, grâce aux différents points présentés ci-dessus, une augmentation non négligeable des « aller-retour » des émigrants. Les *calafões* ou les membres de la famille dispersée, entre les îles ou entre continents, ont ce besoin de retour sur la terre natale ou familiale. Avoir la possibilité de revoir sa famille rend, à présent, la migration moins difficile et le sentiment communautaire

n'est plus autant impacté par les départs car la famille sait que le membre reviendra vite.

Bien que la question du « retour » soit rarement abordée dans les recherches scientifiques du domaine de la migration, il me semble important de revenir sur ce concept car, aux Açores, il est aujourd'hui commun de revenir. Nous pouvons aborder le dernier chapitre qui se concentre autour de cette idée « d'atavisme migratoire » que je présenterais par la suite.

IV. L'ARCHIPEL ET « L'ATAVISME MIGRATOIRE » - FAIAL

Nous nous aventurons à présent sur l'île de Faial pour ce dernier chapitre. C'est à l'aéroport de Ponta Delgada sur São Miguel, accompagnée de Tiago, que nous nous préparons à prendre l'avion qui nous emmène sur l'île ancestrale de sa famille maternelle. Chargé comme un baudet, mon ami transporte deux valises et un grand sac à dos, la plupart de l'espace est rempli de cadeaux et de présents à offrir à sa grand-mère qui ne l'attend pas, sa venue chez elle est une surprise.

Né à São Miguel, Tiago est un jeune homme de 28 ans avec des cheveux noirs bouclés et une barbe négligemment coupée. Açorien dans l'âme avec sa passion pour la culture de l'archipel et son histoire, il fut l'un de mes informateurs les plus importants sur ce terrain insulaire. Dans le brouhaha incessant et le mouvement continu des allers-retours des passagers, l'aéroport est particulièrement rempli le mois de décembre. Période de retour des migrants, ce mois hivernal est l'occasion de retourner aux Açores pour profiter des congés de fin d'année et retrouver la famille restée sur l'île. Tiago, faisant des va et viens dans le terminal, salut plusieurs voyageurs qu'il reconnaît. Comme la plupart des açoriens de São Miguel, son réseau d'amis et de connaissance est plutôt restreint et il est courant d'en rencontrer « *à chaque coins de rues* ». Enjoué par la situation et heureux de retourner à Faial, mon compagnon de voyage entreprend de m'exposer le parcours qu'il a prévu pour nous. Randonnées, promenades, découverte de Capelinhos, ... Notre grosse semaine sur l'île est prévue de A à Z et les quelques moments de tranquillité sera l'occasion pour Tiago de passer un maximum de temps avec ses proches. Voyage organisé quelques jours plus tôt, l'opportunité de découvrir une autre île de l'archipel était une chance que je ne pensais pas aboutir car mon retour de terrain pour la Belgique était organisé deux semaines plus tard. À peine une heure et demie de vol au-dessus de l'archipel nous emmène jusqu'à notre destination

Ça fait plus de cinq ans maintenant que Tiago n'a pas revu sa famille qui est restée sur l'île. Bien que ses contacts avec sa famille faïélienne soient sporadiques, c'est avec une certaine excitation qu'il s'empresse de me faire part de son bonheur de retrouver sa *avózinha* (grand-mère) et sa *tia*. Après avoir fini ses études en tourisme à

l'université de Ponta Delgada, Tiago a trouvé un stage dans la compagnie qui l'a suivi pendant son cursus. Le jeune homme passe ses journées à parcourir São Miguel avec des groupes de touristes pour leur faire découvrir les milles et une merveille de son île. Entre les balades à vélo autour de *Sete Cidades*, la découverte des sources chaudes de *Furnas* et de *Ferraria*, les treks à *Lagoa do Fogo* et dans les forêts sauvages à l'Est de l'île, Tiago est rarement disponible et son travail lui demande un effort conséquent sans compter le temps et l'énergie qu'il y met. Il adore son travail et son équipe avec qui il travaille depuis trois ans. Depuis qu'on s'est rencontré, quelques mois plus tôt, c'est toujours avec passion qu'il me parle de son stage et des rencontres quotidiennes qu'il fait avec les étrangers qui viennent des quatre coins du monde. Pourtant, comme la plupart des jeunes de son âge, il vit encore avec ses parents et il est dans l'attente de recevoir un CDI qui se fait languir.

L'appartement que Ricardo nous prête durant notre séjour est situé à Flamengos au Nord de la capital sur les rares et vastes étendues planes de Faial. Ricardo est le cousin maternelle de Tiago. Très proche, je l'ai déjà rencontré lors de son séjour de trois jours à São Miguel en compagnie de sa fiancée. En voyage à Lisbonne pour des examens médicaux, il est absent durant deux semaines et il nous a proposé de rester chez lui pour notre périple. Tel un amphithéâtre, le village de Flamengos se trouve entouré de montagnes et de ravins qui s'étendent des pentes du *Cabeço do Fogo*. Ce terrain tire son nom des premiers colons qui ont construit ce hameau, éloigné de la mer, mais il ne reste cependant presque aucunes traces visibles des immigrants flamands venu construire leur vie sur l'île.

De la fenêtre de la voiture, louée à prix d'or en cette période de « retour »³⁵, les paysages de Faial défilent par ce temps agréable en plein mois de décembre. Tel São Miguel, les rivages abruptes s'étendent tout autour de l'île et les plages de sable noirs sont désertées. Peu attrayantes pour les touristes ou les locaux en cette saison qu'ils considèrent comme glaciale, les étendues sont vides et calme. Seul les sirènes de quelques bateaux de pêche résonnent en s'enfonçant au loin vers l'horizon de l'océan. La particularité de ces paysages est pourtant différente, au-delà de la mer, contrairement à São Miguel, l'immensité des îles à l'Est est visible et renversante. Juste en face d'Horta (la capitale de Faial), Pico, le point culminant du Portugal, sort

³⁵ Les périodes de « retour » sont considérées comme les saisons hautes pour le secteur touristique et les prix des locations sont au double de leur prix initiale.

de l'océan tout droit vers le ciel et traverse les nuages pour former un pyramide naturelle entre terre et ciel. Au Nord s'étend São Jorge, territoire étroit avec ses falaises surgissant des flots. Beaucoup moins peuplée, elle a la particularité d'être la plus abrupte et longue de toutes les îles, elle est un peu plus isolée au cœur du groupe. Avec Faial, l'espace forme « les îles du triangle », le groupe central de l'archipel. Les courtes distances qui les séparent chacune des autres transforment l'espace maritime et devient plus accessible que le reste de l'archipel. Faial reste cependant le territoire le plus dynamique de ce triangle avec Horta et son territoire plus propice à l'agriculture et au développement.

Comme la plupart des autres îles açoriennes, Faial a traversé de nombreuses périodes migratoires qui ont causé un important dépeuplement de l'île. Pourtant, contrairement aux autres régions, la principale cause de ces départs se traduit par les risques sismiques beaucoup plus importants dans la région qu'ailleurs sur l'archipel³⁶. J'ai moi-même pu expérimenter le phénomène au cours de mon séjour sur place. Avec mon compagnon de voyage, à 7 :47 du matin, nous nous sommes réveillés en sursaut par les secousses provoquées d'un tremblement de terre de 4,5 sur l'échelle de Richter. Plusieurs objets dans la pièce sont tombés au sol et un peu de vaisselle s'est cassée dans la petite cuisine. Personnellement, ce fut pour moi une expérience terrifiante bien que la secousse n'ait duré à peine une minute et que très peu de dégâts furent déclarés. Pour les faïéliens, ce type de phénomène presque trimestriel n'a rien de réellement alarmant mais depuis l'apparition de *Capelinhos*, c'est l'épiphénomène qui lui est lié qui les inquiète.

Nous promenant autour de l'immense *caldeira do Cabeço Gordo* au centre de l'île, un parcour de plus de cinq kilomètres qui entoure le cratère de l'ancien volcan, Renata me parle de l'histoire de son île et me désigne au loin, le paysage de la côte Nord-Ouest de Faial. *Capelinhos* s'étend au-delà des quelques kilomètres qui nous séparent. Normalement, après l'apparition du pan de terre de *Capelinhos*, les scientifiques assurent qu'un important séisme est censé se produire quelques années après l'éruption, dû à la pression accumulée du volcan. Cependant, aucun phénomène de ce genre a pu être observé provenant de ce nouveau territoire et les habitants de Faial sont dans l'attente constante de voir arriver ce tremblement de terre qui est censé

³⁶ Photo annexe 4

être « terrible ». Elle ajoute : « *Os faialenses têm medo do vulcão como um gato escaldado tem medo de água fria* »³⁷. Peur instinctive, de nombreux habitants de l'île fuient la région en abandonnant leurs maisons et leurs terres dont beaucoup sont devenues inhabitées depuis plusieurs années. « À l'échelle des îles, les abandons de maisons sont conséquents mais ne remettent pas en cause la répartition générale de la population. Les maisons ferment, parfois se dégradent. À l'échelle des villages, les situations sont contrastées. Dans certains d'entre eux, la situation est devenue préoccupante. La proportion de maisons fermées peut être importante. Elle joue sur la dynamique villageoise. Les pancartes « Vende se » se multiplient au rythme des lézardes et des herbes folles sur les pas-de-porte. Dans d'autres communes, le retour de quelques migrants, l'installation d'anciens touristes aisés ou le renforcement d'une occupation intermittente (résidences secondaires, comme à Pico) permettent aux villages de conserver une bonne tenue. » (Marrou & Soulimant, 2013)

IV.1 ETUDE DE CAS DE LA FAMILLE DE TIAGO

Le saisissant panorama qu'offre la vue depuis Horta nous accompagne tout le long du chemin qui nous mène jusque Flamengos. Devant l'appartement de plein pied, dans une des grande rues du village, Renata, la cousine de Tiago et la sœur de Ricardo, nous attend en sautillant. Belle, jeune, avec des boucles rousses, ressemblante à celle de Tiago, elle est l'une des plus proche parente de mon compagnon. Après avoir fait ses secondaires à Faial, elle est partie vivre à Porto pour poursuivre ses études de traduction en langue russe et française. Cela fait presque cinq ans qu'elle n'est pas rentrée sur son île maternelle en dehors de l'une ou l'autre occasionnelle vacances mais retrouver Tiago l'a fait rayonner de bonheur. Entre baisers et embrassades, nous nous accordons pour nous rendre dans le centre-ville de la capital, à cinq minutes en voiture, à *Oceanic Café*, l'un des bars les plus populaire de Horta.

Le plus ancien bar de la ville offre une vue imprenable sur le port situé juste en face de la jetée. Anciennement, le port naturel, formé par l'écroulement d'une portion de montagne, abritait de grands vaisseaux pour la chasse à la baleine. Aujourd'hui, de taille plus réduite que le havre maritime de Ponta Delgada, il est recouvert de part et

³⁷ Traduction française : « Les faiéliens ont peur du volcan comme un chat à peur de l'eau froide »

d'autre de béton et de ciment formant un espace escarpé et longiligne qui permet l'aller et les venus des bateaux de pêcheurs et des aventureux navigateurs. Ces berges sont recouvertes, pratiquement dans son intégralité, de fresques multicolores représentant le nom de tous les bateaux qui se sont amarrés sur l'île de Faial. La légende locale raconte que peindre le nom du bateau ainsi que son logo porte bonheur en mer et malheur à celui qui ne prendrait pas le temps d'y laisser sa trace³⁸. Installé dans la rue principale, au bord de la mer, entre le cri strident des sternes de Dougall et le *fado* joué à l'intérieur du bar, l'ambiance de l'*Oceanic Café* bas son plein malgré le peu de clients accoudés au bar en bois, observant notre venue d'un œil curieux. Nous savourons un gin locale à base de *maracuja* en face du magnifique tableau qu'offre les îles de Pico et de São Jorge. Tiago et Renata ressassent leurs histoires d'enfance et partagent leurs souvenirs ainsi que les *fofocas* (rumeurs) de la région, ils font à peine attention à moi et se parlent dans un dialecte je comprends à peine. Cela fait quelques années qu'ils ne se sont plus vu et ces retrouvailles sont l'occasion de parler des nouvelles et de la famille - élargie- qui est souvent mise au centre des préoccupations.

Avant d'entreprendre la suite des événements de notre venue sur Faial, il me semble nécessaire de revenir sur la constitution de la famille de Tiago afin d'en prendre toute la mesure. Avec sa famille nucléaire, il a grandi à Ponta Delgada dans une petite maison blanche au-dessus de la rue principale d'un grand quartier résidentiel avec une vue imprenable sur l'aéroport. A présent, il vit avec ses parents car sa sœur unique est partie à Lisbonne suivre des études. La particularité de la famille est l'origine des parents. Le père originaire du Portugal continental vient de Porto. Après avoir travaillé quelques années sur le continent, il a atterri « un peu par hasard » à São Miguel. Tiago ne me raconte pas l'histoire de son père ni de la relation qu'il entretient avec sa famille resté au continent. Il m'explique seulement qu'il n'a pas de contact avec ces membres malgré qu'il soit invité tous les ans à Noël chez sa grand-mère paternelle qu'il n'a rencontrer que quelques fois.

La mère de Tiago lui ressemble beaucoup avec ses boucles brune. Elle est née à Faial avec sa sœur. Son père est décédé il y a quelques années. A présent, sa mère vit avec un nouveau compagnon dans une grande maison mais elle n'occupe qu'une petite dépendance à l'arrière composé de quatre pièces. Elle utilise rarement la maison

³⁸ Photo annexe 5

car elle trouve que c'est trop grand pour elle et elle préfère occuper le moins d'espace possible. La *mãe* de Tiago a voyagé jusqu'à São Miguel pour y trouver du travail en tant que secrétaire médicale. Bien que l'hôpital de Faial soit reconnu, il est victime d'un important turn-over dut à la situation isolée de l'île, moins développée que sur Terceira ou São Miguel. Elle a laissé derrière elle sa mère, sa sœur, son neveu et sa nièce qu'elle ne voit à présent qu'une ou deux fois par an, lorsqu'elle a le temps de voyager jusque Horta durant ses congés professionnels.

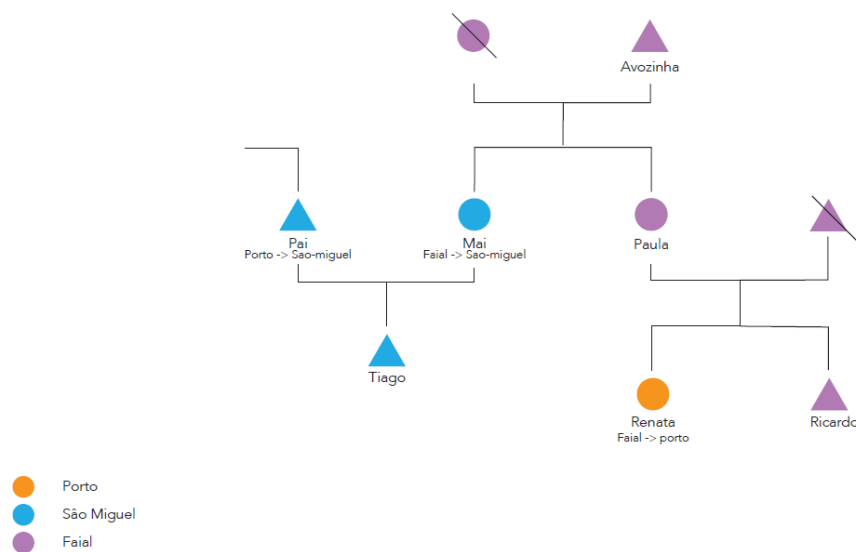


Figure 8 : Schéma de parenté de la Famille de Tiago

Dans ce cas-ci, comme présenté dans la première partie avec la famille d'Alessandre, nous pouvons constater les effets de la migration à travers le schéma de parenté et observer les différents lieux de résidences. Le premier constat est de rendre compte que la famille de Tiago fait face à une migration intra-archipélagique. Dans le cas présenté, nous pouvons prendre en compte le fait que la migration intra-archipélagique n'éloigne pas autant les membres de la famille que les départs extra-archipélagique. Pourtant, le peu de contact physique impact tout autant ces relations et engendre un besoin de revenir au point central de la famille, souvent identifier par les grand parent, la grand-mère maternelle de Tiago et sa tante dans ce cas-ci.

IV.2 LES RETROUVAILLES

Organisées seulement depuis quelques jours, les retrouvailles avec leur grand-mère sont, pour Tiago et Renata, un moment spécial. Les rares possibilités de revenir à Faial, dut aux dispositions qu'ils doivent prendre sur les lieux de résidence éloignés de l'île maternelle, sont parfois conséquent et il est inaccoutumé de prendre la décision de revenir sans « une bonne excuse ». Bien que le prix des voyages ne soit pas trop important, il faut prendre en compte le fait que ces « aller-retour » reste un budget dans les économies familiales.

Le trajet pour aller jusqu'à la maison de la grand-mère de Tiago prend à peine 5 min depuis l'appartement de Ricardo. Les deux grosses valises remplies de cadeaux sont dans le coffre et nous atteignons rapidement la périphérie de Horta où la grand-mère vit. Garés à quelques mètres de la maison, Renata et Tiago me font signe de rester silencieuse et ils se fauillent discrètement jusque dans la cours derrière la maison blanche attenante à la rue. Arrivé en face de la porte ouverte, mes compagnons frappent quelques coups en riant et le visage de la *avózinha* surprise apparaît dans l'entrebâillement. Entre surprise et joie, elle pousse un cri et s'égossie dans un portugais que je ne comprends pas. Elle donne un coup sur la tête de Tiago en riant et l'enlace tendrement. A son tour Renata l'embrasse plusieurs fois et la câline. C'est un moment très touchant, intime. Après les embrassades, des larmes coulent sur les joues de la vieille femme à la vue de ses petits-enfants qu'elle n'avait plus vue depuis quelques années. Ils discutent quelques minutes à l'extérieur de la maison et après m'être présentée, elle nous invite chaleureusement dans la cuisine de la petite dépendance où nous sommes tous un peu serrés. Dans la pièce, un petit radiateur électrique bruyant permet de chauffer l'espace bien que la porte reste ouverte. La douceur du mois de décembre à Faial alterne entre bourrasques de vent glaciale et un temps humide et chaud. Au centre de la pièce qui sert de cuisine, une table entourée est de quatre chaises et sur la droite, un petit meuble supporte le poids d'une énorme télévision dernier cri, cadeau de la mère de Tiago la dernière fois qu'elle est venue lui rendre visite.

Renata et son cousin s'empressent de déposer les valises chargées sur la table et l'ouvrent sous les yeux émerveillés de la grand-mère qui lève sa main à son front. Ils en sortent deux ananas, des vêtements de toutes sortes, deux casseroles neuves, un

plat de boulettes de poisson fait par la mère de Tiago, des biscuits et des gâteaux de São Miguel. Plusieurs enveloppes font aussi parties des présents, chacune écrites personnellement par les membres de la famille à la grand-mère ou à la tante de Faial. Certaines d'entre elles sont remplis d'argent mais je ne saurais dire qu'elle somme. La grand-mère récupère les cadeaux, un à un, et les dépose au fur et à mesure sur le plan de travail de la petite cuisinière, seul espace libre de la pièce. Quand tous les présents ont été distribués, elle embrasse ses petits-enfants et elle nous propose un bout de fromage qu'elle produit elle-même avec un pain sucré, typique de la région. La *Avózinha*, installée sur l'une des chaises de la pièce écoute le récit de Tiago et Renata qui parlent l'un l'autre de leur situation actuelle et de leur lieu de vie. Elle pose l'une ou l'autre question sur la famille et l'état de santé de ses membres puis, après une dizaine de minutes, elle est accaparée par la télévision qui présente une émission sur les préparatifs de Noël à Graciosa. Le silence se fait dans la pièce et tous regardent l'écran. Pendant une demi-heure, nous restons assis à écouter les dernières informations relatées par la RTP³⁹ à propos de nouvelles et quelques commentaires se font entendre dans ce calme plat. De temps en temps, la grand-mère se déplace ou bouge la main pour enserrer celle de Tiago ou Renata ou pour les serrer dans ses bras en leur faisant des sourires chaleureux. Réciproquement, mes compagnons se touchent et se câlinent aussi souvent que possible. Après avoir éteint le poste télévision à la fin de l'émission, la grand-mère se lève pour embrasser ses petits-enfants et s'excuse car elle souhaite aller se coucher, fatiguée par tous ces événements. Nous retournons dans la voiture et nous repartons vers l'appartement de Ricardo pour nous préparer à découvrir le reste de l'île de Faial. Sur la route, Renata dit à Tiago qu'elle a trouvé sa grand-mère fatiguée et que cela l'inquiète. Après quelque brides de conversation, juste avant d'atteindre Flamengos, ils se mettent d'accord de revenir plus souvent pour la voir.

Durant les jours qui suivirent, nous sommes retournés presque chaque jours rencontrer la grand-mère de Tiago ainsi que la mère de Renata. Cette dernière, Paula, vit à quelques minutes de là, à *Praia do Almoxarife*. Tiago avait aussi prévu pour sa tante quelques cadeaux de la part de sa mère et de son père ainsi qu'une enveloppe épaisse. La tante de Tiago a toujours vécu sur Faial et les rares occasions de voyages sont pour aller voir sa sœur à São Miguel ou sa fille à Porto, ce qui est déjà arrivé deux

³⁹ RTP (Rádio e Televisão de Portugal)

fois. Lorsque j'ai rencontré Paula, elle m'a confié que c'était le cœur gros qu'elle a dut laisser sa fille partir au Portugal mais elle savait que c'était le mieux pour elle et son avenir. La vie à Faial ne lui aurait pas convenu contrairement à son frère, Ricardo, qui a facilement trouvé un emploi sur l'île dans le secteur de la mécanique. Pour sa part, elle et son mari, décédé d'une crise cardiaque il y a quelques années, ont décidé de rester sur l'île maternelle pour s'occuper respectivement de leur famille et de leurs parents. C'est la responsabilité des enfants de s'occuper de leurs parents, ou en tout cas, de l'un des enfants. Elle ne partage pas avec moi son envie de partir, elle me dit seulement qu'elle aime profondément son île mais que la vie y est difficile. Depuis la mort de son mari, elle fait face à des situations pénibles et dut à certaines dettes non remboursées, elle a perdu la maison dans laquelle ses enfants ont grandi à Flamengos, pas loin de l'appartement de Ricardo. Maintenant, elle habite une petite maison de *Praia do Almocharife* non loin de l'océan. C'est plus petit mais elle y vit confortablement.

IV.3 LE BESOIN DE REVENIR

Les quelques jours passé sur l'île de Faial en compagnie de la famille de Tiago me firent prendre conscience à quel point le retour des membres de la famille prend son importance dans la construction des relations malgré une absence parfois très longue et silencieuse. Mais peu importe l'éloignement, la famille est ce qu'il y a de plus important dans les discours de mes interlocuteurs. Dans les recherches de Pierre-Joseph Laurent sur « le corps de la famille » il analyse de quelle façon les corps des membres se retrouvent durant les retrouvailles, pourtant si éloignés pendant les périodes de séparation : « Il est surtout question ici de la séparation physique des corps empêchés de se toucher : les corps ne peuvent plus s'exprimer de la même manière et Élisabeth Defreyne de préciser que la famille à distance n'a plus de lieu pour se dire, pour se célébrer et pour élaborer une vie commune. A contrario, à la faveur de la description d'un de ces rares moments de retrouvailles, la chercheuse démontre leur importance dans la vie des membres de la famille à distance : « moments privilégiés où ne pouvant littéralement plus se lâcher, la « famille refait corps » ». (Laurent, 2018 ;126 citant Defreyne, 2016). Nous avons pu observer cette attachement au travers du toucher dans la partie précédente avec l'attitude tactile de la grand-mère envers ses

petits-enfants et réciproquement. Le besoin de se lever pour leur attraper la main ou l'épaule est le témoignage d'un moment particulier afin que la famille puisse refaire corps à quelque moment de son existence, parfois rare.

Mais comme expliqué précédemment, ces situations se font de moins en moins singulières étant donné l'augmentation des possibilités de retrouvaille familiale sur les différentes îles des Açores. Nous avons constaté que l'augmentation de ses allers-retours avait transformé, d'une certaine manière, la façon de faire famille à distance et améliorer les contacts de ses membres. La possibilité de retour, étant maintenant accessible, les émigrants éparpillés à travers le monde reviennent aussi souvent que possible sur leur île natale. Mais ces retours n'impliquent pas uniquement les membres d'une famille séparée, parfois, les « revenants » sont la nouvelle génération de familles açoriennes parties il y a bien longtemps. En quête de leur racines, ces brésiliens, américains, canadiens, s'interrogent et se renseignent sur l'origine de leur héritage familial ainsi que sur les raisons de départ de ces derniers. Ayant conscience de la volonté de ces visiteurs de connaître leur passé, il existe à présent, à la bibliothèque des archives de Ponta Delgada, un programme centralisé réunissant énormément d'informations concernant les émigrants açoriens partis il y a de nombreuses années, parfois des siècles. Au-delà de cet accès à l'information familiale sur place, l'on peut rencontrer à de nombreuses reprises sur les pages *Facebook*, des étrangers qui cherchent à connaître les origines de leur nom ou de retrouver des parents éloignés⁴⁰.

Dans son article sur l'insularité et le dépeuplement de l'île de Flores, terrain privilégié du géographe, Louis Marrou emploie un terme qui m'a particulièrement interpellé dans ce contexte : « Les migrations historiques et contemporaines sont imbriquées dans un imaginaire migratoire qui fait que la société des Açores semble, en permanence, à la recherche de la « dixième île » de l'archipel. Le succès de l'expression est tel que l'on pourrait réaliser un mini-atlas avec les cartes de ces communautés expatriées qui se revendiquent, au Brésil, au Canada, en Californie, près de Boston, comme étant l'île supplémentaire de l'archipel. (...) Ces déplacements s'opèrent à plusieurs échelles. (...) Juillet et août sont les deux mois de l'année qui permettent de prendre la mesure de l'importance de cet « *atavisme* » *migratoire*. C'est à cette période de l'année que l'on a des chances de croiser les familles « florentines »

⁴⁰ Il est parfois difficile de retrouver précisément les origines ancestrales açoriennes uniquement avec le nom de famille car certains d'entre eux sont très courants comme Vaz, Medeiros ou Furtado.

éparpillées à travers le monde, et essentiellement dans le bassin atlantique, en quête de leurs racines. » (Marrou, 2016 ;8-9) Le terme « atavisme » représente, en biologie, l'apparition d'un trait ancestral chez un individu qui ne devrait pas le posséder. Cette caractéristique peut avoir été perdue ou transformée au cours de l'évolution. Comme exemple concret, nous pouvons observer, dans des cas très rares, la croissance d'une queue chez certains individus humains, absente dans nos traits présents mais qui réfère à nos origines anciennes. Cet atavisme, pour l'auteur, concerne le désir de migration et surtout le désir de retour imbriqué dans la culture açorienne et se transmet de génération en génération. Conscient qu'il « marche sur des œufs » en combinant l'hérédité et la migration, il préfère, malgré tout, cette expression à celle d'habitude ou de tradition qu'il ne considère pas comme explicite dans le contexte de la migration archipélagique. Cela est, selon lui, bien plus profond et ainsi métaphoriquement génétique.

Inspiré des écrits du début de XIX^e siècle comme avec l'écrivain V. Nemésio, il constate que la « chose », le désir migratoire et/ou le désir de retour, se transmet de génération en génération en laissant entendre que bien souvent ce sentiment dépasse le « soi » car il est fait partie « d'eux » à part entière. « Nemésio préfère parler de sa « conscience insulaire » [*dans ses écrits*], et pour cette raison, il faut comprendre la façon particulière de voir et de ressentir le monde, en relation intime avec la perception et l'expérience de l'espace (symptomatiquement, l'énonciation singulière du *soi* va céder la place au collectif *nous*). »⁴¹ (Bettencourt, 2017). Ancrée dans des siècles de mouvement et de circulation, le sentiment fait partie profondément de ce que l'on peut nommer l'açorianité : « La lave qui coule dans nos veines, l'attachement à l'île comme le bernicle sur son rocher. » (Marrou, 2020) Encore aujourd'hui, la société açorienne s'inspire de ces écrits anciens qui confrontent son identité « à part » avec celle du monde extérieur. L'açorianité crée ainsi une bouée sur lequel les habitants de l'archipel s'agrippent de toute leur force, même au-delà des mers et des océans. De la migration naît la séparation mais l'atavisme reste présent et renforce le lien qui unit l'archipel à ses habitants, à sa communauté.

⁴¹ « Nemésio prefere falar da sua “consciência de ilhéu”, e por isto há-de entender-se o particular modo de ver e sentir o mundo, em íntima relação com a percepção e a vivência do espaço (sintomaticamente, a enunciação singular do eu dará lugar ao colectivo nós) » (Bettencourt, 2017)

CONCLUSION

Le concept de migration sur l'archipel des Açores est vaste et complexe. Ancrée dans la vie et les vécus des habitants insulaires, elle n'est présentée ici que de manière exhaustive. Malgré ma tentative, dans ce mémoire, d'amener le lecteur au cœur de cette réalité, il est impossible de rendre compte de la totalité de la complexité de ce facteur dans la société. Au regard du lecteur, j'espère, malgré cela, avoir su esquisser certaines facettes de la vie insulaire açorienne, ce milieu rarement exploré et pourtant propice à l'étude de la migration et de la famille.

Mes premiers pas sur le terrain m'ont amené au cœur des familles açoriennes, que nous pouvons considérer, pour la plupart, comme transnationales. Pourtant, bien que l'apport de cette thématique de recherche soit le fondement de mes questionnements premiers, c'est dans un tourbillon d'interpellations et de réflexions que la question de la migration a pris le pas dans mes idées. Grâce à l'expérience du terrain et de l'écriture, les fondamentaux de l'anthropologie, c'est engagée auprès de mes interlocuteurs que je retrace leur histoire. Que ce soit dans la région de Povoção, à Ponta Delgada ou à Faial, les récits coïncident quant à la complexité de la relation avec les départs, les retours, les perspectives de voyage.

La famille à distance, comme porte d'entrée dans l'analyse des dynamiques migratoires, est un réel pilier dans la compréhension des relations entre l'ici et l'ailleurs. L'inertie de la communauté, traduite par la présentation des familles açoriennes, nourrit notre approche. Elle permet de concrétiser l'expérience de la migration et d'en percevoir sa structure grâce aux schémas de parenté qui nous ont permis d'illustrer l'étendue de ces départs, d'observer les destinations antérieures et contemporaines et d'en analyser son implication dans le vécu de nos interlocuteurs. C'est ainsi, en partant à la rencontre de ses membres que mes premiers pas sur le terrain virent le jour et, de fil en aiguille, se transforment pour atteindre une nouvelle destination.

Dans ce mémoire, j'ai tenté de démontrer ce qui définissait l'approche migratoire de ce milieu insulaire en prenant en compte diverses dynamiques lui étant liées. Au-delà d'observer la situation de manière immobile, nous avons pu voyager dans le temps pour partir à la découverte des premiers émigrants açoriens, des baleiniers partant vers

l'Ouest et des éruptions volcaniques. L'approche historique est l'un des appuis indispensable à l'observation dans ce travail de recherche car il permet de mettre en lumière la relation migratoire des citoyens açoriens non pas comme un fait actuel et statique mais bien ancré dans un engrenage qui est bien plus ancien qu'on ne peut le supposer. C'est grâce à cette approche que nous pouvons mettre en avant les prémices d'une pensée qui entoure la migration comme un sentiment profond entachée par le souvenir des migrations ancestrales, comme un aspect culturel, intergénérationnel. Bien que l'économie actuelle au Portugal, dont l'archipel une région ultrapériphérique, ne soit pas endiguée dans un rythme négatif, le désir de partir réside au-delà d'une conséquence économique. Ancré au plus profond de leur « açorianité », ces départs résonnent comme un atavisme qui pousse les açoriens vers d'autres horizons. S'engager sur un terrain comme celui-ci permet d'ouvrir les yeux sur des causes migratoires parfois beaucoup plus profonde que l'unique observation financière. Bien que ce concept reste présent dans tous les discours de mes interlocuteurs, c'est principalement la recherche d'autonomie, d'indépendance et les normes migratoires qui autour la culture açorienne qui influence les raisons principales de ces émigrations.

L'apprentissage du mode de vie, de la langue, de « l'émotion insulaire » ont été primordiales autant dans mon intégration dans ce milieu que pour nourrir mes recherches. Plongée au cœur même de la société, avec la possibilité de découvrir plusieurs milieux, c'est grâce aux échanges continus que j'ai vécu cette expérience du terrain ethnographique, parfois avec très peu de recul. Cette implication, qui s'est étoffée de jour en jour, traduit ma volonté de découvrir encore plus loin le paysage archipélagique des Açores. Aujourd'hui, bien d'autres questionnements se sont imposés dans mon esprit quant au rythme de la vie sur les îles, les relations de genre, la portée intergénérationnelle, mais aussi dans la relation qu'entretiennent les habitants avec les açoriens à l'intérieur et à l'extérieur de l'archipel. Les rares écrits que j'ai pu dénicher sur le milieu étudié m'ont amené à questionner les raisons de cette absence dans le domaine anthropologique. Les recherches sur les îles et les archipels étant pourtant répandues, les Açores n'entrent dans la discipline française qu'aux travers des yeux des chercheurs en biologie et en géographie. Bien que cela fut l'un des biais de ce travail, la possibilité de me tourner vers d'autres axes de réflexion s'est transformé en une force.

Chacun de mes interlocuteurs, avec leurs sentiments à part entier, nous démontrent à quel point la migration peut être constitutive de leur avenir et parfois de leur vécu. Nonobstant, nous devons prendre en compte la variabilité de l'impact qu'engendre le désir migratoire sur ces jeunes adultes de 20 à 35 ans. Leur univers, leur condition sociale et économique ainsi que leur personnalité propre sont évidemment une base à sous-traité dans le lecture de ces projets. De plus, j'ai découvert seulement deux îles sur les neufs açoriennes et dans l'intégralité de ce travail, j'ai eu tendance à généraliser ma thématique à l'entièreté de l'archipel mais, comme nous avons pu l'observer, rien que les différences entre la côte Sud et Nord de São Miguel sont déjà dissemblables. Est-ce que le concept migratoire s'applique de la même façon sur chacune d'entre elles ? Nous pouvons dès à présent dire que ce n'est pas le cas car certaines régions plus petites, moins peuplées et développées observent un taux d'émigration beaucoup plus important que les deux îles sur lesquelles j'ai voyagé. Il conviendrait de repartir, sur une durée beaucoup plus longue, pour découvrir ces différences et ces ressemblances.

« Il n'existe pas de méthode qui préciserait les étapes pour devenir anthropologue. Pas de recette donc, mais de l'audace pour « lâcher prise » et se lancer dans une expérience. » (Laurent, 2019 ;130). C'est ainsi que les grandes lignes de ce premier travail ethnographique prennent racine ; dans l'expérience, l'implication et l'émotion vécus sur l'archipel. La migration des açoriens, depuis le XVIII^e siècle, nous a permis de présenter cette société, parfois mal connue du grand public. Grâce aux récits et histoires de voyages de ces personnes rencontrés, qui sont devenue plus que des interlocuteurs mais bien des enseignants, des amis, nous avons pu dépeindre certaines dynamiques et paysages de cet archipel au cœur de l'Atlantique.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGE

- Faria, Dominique, éd. 2016. *Pensée de l'archipel et lieux de passage*. Des îles. Paris : Éditions Pétra.
- Laurent, Pierre-Joseph. 2018. *Amours pragmatiques : familles, migrations et sexualité au Cap-Vert aujourd'hui*. Hommes et sociétés. Paris : Éditions Karthala.
- . 2019. *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*. Paris : Karthala Editions.
- Hall, Edward Twitchell, Amélia Petita, et Françoise Choay. 1978. *La dimension cachée*. Collection Points Essais 89. Paris : Éd. du Seuil.
- Rudel, Christian. 2002. *Les Açores : un archipel au cœur de l'Atlantique*. Méridiens. Paris : Karthala.
- Leal, João. 2007. *Açores, EUA, Brasil. Imigração e Etnicidade*. Direção Regional das Comunidades. Ponta Delgada.

ARTICLE

- Baldacchino, Godfrey, et Olivier Dehoorne. 2014. « Mondes insulaires : espaces, temporalités, ressources ». *Études caribéennes*, no 27-28 (juillet). <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/7272>.
- Baldassar, Loretta, Majella Kilkey, Laura Merla, et Raelense Wilding. 2018. « Transnational Families ». In *Handbook of Migration and Globalisation*, par Anna Triandafyllidou. Edward Elgar Publishing. <https://doi.org/10.4337/9781785367519>.
- Beaud, Stéphane. 1996. « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » ». *Politix* n° 35 (3) : 226-57.
- Bernardie-Tahir, Nathalie. 2005. « Des « bouts du monde » à quelques heures : l'illusion de l'isolement dans les petites îles touristiques ». *Annales de géographie* n° 644 (4) : 362-82.

- Bettencourt, Urbano. 2017. « Uma outra “Açorianidade” — um texto esquecido de Nemésio* ». *Urbano Bettencourt* (blog). 22 janvier 2017. <https://urbanobettencourt.wordpress.com/2017/01/23/uma-outra-acorianidade-um-texto-esquecido-de-nemesio/>.
- Debonneville, Julien. 2013. « La « sortie de terrain » à l'épreuve de l'ethnographie multi-site. Repenser la territorialité et la temporalité de l'enquête au regard du désengagement ethnographique ». *SociologieS*. <http://journals.openedition.org/sociologies/6432>.
- Goulet, Jean-Guy A. 2011. « Présentation : L'interdit et l'inédit. Les frontières de l'ethnologie participante ». *Anthropologie et Sociétés* 35 (3) : 9. <https://doi.org/10.7202/1007854ar>.
- Gros-Desormeaux, J.-R., L. Tupiassu, et R.Z. Bastos. 2015. « L'île et le Vivant Revisités Dans la Théorie de la Biogéographie Insulaire : Les Symptômes du Syndrome D'insularité ». *Revista Geoamazonia* 3 (5) : 200-210. <https://doi.org/10.17551/2358-1778/geoamazonia.v3n5p200-210..>
- Le Gall, Josiane. 2005. « Familles transnationales : bilan des recherches et nouvelles perspectives ». *Les Cahiers du Gres* 5 (1) : 29. <https://doi.org/10.7202/010878ar>.
- Marrou, Louis. 2000. « Ruralité et insularité dans l'archipel des Açores. Le cas de l'île de Corvo ». *Norois* 186 (2) : 187-200. <https://doi.org/10.3406/noroi.2000.7014>.
- . 2004. « État du peuplement et de la population des Açores au début du XXI^e siècle ». *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen* 18 (1) : 61-69.
- . 2014. « Géographies en mouvement - Naître à l'autre bout de l'Europe, près de rien que de sa mère - Libération.fr ». Journal. Libération. 3 novembre 2014. <http://geographiesenmouvement.blogs.liberation.fr/2014/11/03/naitre-a-lautre-bout-de-leurope-pres-de-rien-que-de-sa-mere/>.
- . 2016. « Insularité et dépeuplement : le cas de l'île de Flores aux Açores (Portugal) ». *Espace populations sociétés*, n° 2015/3-2016/1 (mars). <https://doi.org/10.4000/eps.6132>.

- Marrou, Louis, et Frédéric Rousseaux. 2009. « Covisibilité et peuplement aux Açores. Estimation de l'importance du facteur de covisibilité dans la répartition des populations aux Açores ». *Cybergeogeo*, octobre. <https://doi.org/10.4000/cybergeogeo.22725>.
- Merla, Laura, et Jérôme Minonzio. 2016. « Familles transnationales, familles solidaires ». *Informations sociales* n° 194 (3) : 62-70.
- Miermont, Jacques. 1995. *L'homme autonome : éco-anthropologie de la communication et de la cognition*. Paris : Hermès.
- Plumauzille, Clyde, et Mathilde Rossigneux-Méheust. 2014. « Le stigmat ou « La différence comme catégorie utile d'analyse historique » ». *Hypothèses* 17 (1) : 215. <https://doi.org/10.3917/hyp.131.0215>.
- Romelaer, Pierre. 2005. « L'entretien de recherche ». *Méthodes Recherches*, 101-37.
- Sampaio, Dora. 2017. « Ageing here or there ? : Spatio-temporalities in older labour migrants return aspirations from the Azores ». *Finisterra - Revista Portuguesa de Geografia*, n° 106 (décembre) : 49-64. <https://doi.org/10.18055/Finis9961>.
- Taglioni, François. 2003. « Les petits espaces insulaires et leurs organisations régionales ». *Géographie*, Paris IV, 219.
- Yépez del Castillo, Isabel, et Laura Merla. 2013. « Stratégies familiales, projets migratoires et mobilité sociale : les envois de fonds comme vecteur de reproduction sociale et d'autonomisation ». *Genre, migrations et globalisation de la reproduction sociale. Cahier genre et développement* n°9, 2013, L'Harmattan édition.
- Zimmermann, Francis. 1993. *Enquête sur la parenté*. 1ère édition. Paris : Presses Universitaires de France - PUF.

THÈSES

- Soulimant, Nina. 2011. « Faire face au changement et réinventer des îles » Thèse de Doctorat, La Rochelle, France : Université de La Rochelle. UMR LIENSs.

Lobo, Andréa, 2007. Tão longe, tão perto : organização familiar e emigração feminina na Ilha da Boa Vista Cabo Verde. 2007. 266 f. Tese (Doutorado em Antropologia) — Universidade de Brasília, Brasília

SOURCES EXTÉRIEURES

Echange de mails et conversation autour de l'insularité et du milieu açorien avec Louis Marrou (Avril 2020)

Chaire Jacques Leclercq 2019-2020 : Professeure A. Lobo, Universidade de Brasília, Brasil
- "Dynamiques familiales et marqueurs sociaux : genre, génération, migration et classe sociale au Cap-Vert, Afrique" (Mars 2020)

ANNEXE

LEXIQUE

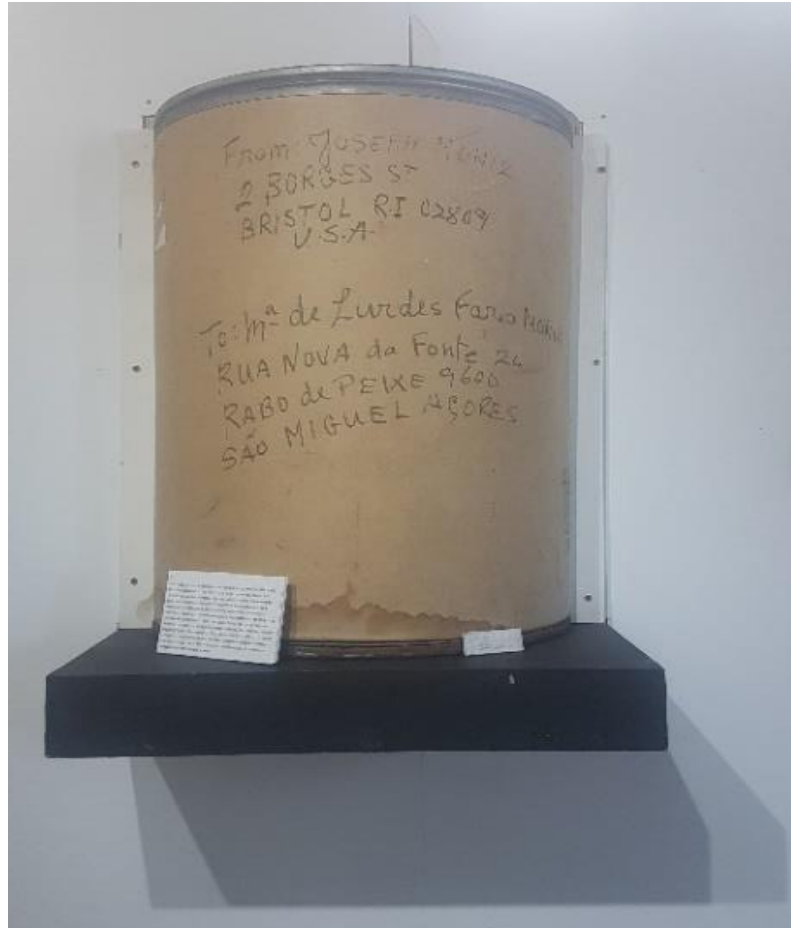
Irmã	Sœur
Cidade	Ville
Fazer familia	Faire famille
Freguesia	Petite entité administrative portugaise
Madrinha	Marraine
Capelinhos	Volcan faiélien
Avó	Grand-mère / Grand-père
Confusão	Confusion
Chá	Thé
Sotaque	Accent
Vila	Village, petite ville
Tio - Tia	Oncle - Tante
A familia	La famille
Perto/ Perta	Loin
Açorianidade	Açorianité
Fofocas	Rumeurs
Lombas	Crête
Calafões / Calafonas	Migrants açoriens qui revient sur l'archipel
Mainland (<i>anglais</i>)	Portugal continental
Fazer familia	Faire famille
Mãe – Pai	Mère - père
Avózinha	Grand-mère

TABLE DES FIGURES

- Figure 1 Présentation de l’archipel des Açores. Les étoiles dessinée sur la carte représentent les différentes zones étudiées dans ce mémoire (de gauche à droite : Faial, Flamengos – Sao Miguel, Ponta Delgada – São Miguel, Povoção) Source : Rudel, Christian, 2002 ;6
- Figure 2 L’île de São Miguel, tiré de Google Map, São Miguel, Açores
- Figure 3 L’île de Faial, tiré de Google Map, Faial, Açores
- Figure 4 Schéma des principales directions prisent par les émigrants açoriens à travers le monde. Source : L. Marrou & P. Brunello, 2016
- Figure 5 Tableau représentant quelques dates de grandes catastrophes naturelles sur l’archipel açorien. Source : Rudel, Christian. 2002. Les Açores : un archipel au cœur de l’Atlantique. Méridiens. P63-63, Paris : Karthala.
- Figure 6 « Os Emigrantes » Peinture de l’artiste Domingos Rebelo (1891-1975), 1926 – Ponta Delgada tiré de <http://museucarlosmachado.azores.gov.pt/osemigrantes>
- Figure 7 Schéma de parenté de la famille d’Alessandre (dessiné par Wivine Lambert)
- Figure 8 Le cercle vicieux du développement en milieu propice au dépeuplement
- Figure 9 Schéma de parenté de la famille de Tiago (dessiné par Wivine Lambert)

DOSSIER PHOTOGRAPHIQUE

PHOTO ANNEXE 1



« Ce tonneau fait partie de l'histoire de l'émigration açorienne du XXe siècle. C'est dans ces barils et sacs-en tissu que toutes sortes d'objets ont été envoyés aux familles restées aux Açores. Cela comprenait des vêtements, des jouets, des fameux bonbons, des gommes, de chaussures et de la nourriture qui ont apporté une grande joie aux familles açoriennes. Ils recevraient également des lettres contenant de grosses sommes d'argent, ce qui aidait les familles et l'économie locale. » Légende en français à côté du baril, conservé au musée de la migration de Ribeira Grande, Ponta Delgada

PHOTO ANNEXE 2

« Lorsque l'avion se pose pour atterrir à l'aéroport João Paulo II, l'engin donne l'impression de s'écraser en plein centre-ville ». Vue de l'avion sur la capitale açorienne, Ponta Delgada.

PHOTO ANNEXE 3

L'on constate un peu partout sur l'île de São Miguel que les drapeaux américains ne flottent jamais très loin des drapeaux portugais ou açoriens. Ils sont le témoin de la relation profonde qu'entretient la petite archipel avec le géant de l'Ouest. (Image publié sur l'une des pages Facebook concernant l'archipel des Açores)

PHOTO ANNEXE 4



Beaucoup de constructions à Faial sont en ruines et gardent encore les traces des tremblements de terre puissants qui ont marqué les bâtiments tout comme les esprits.

A gauche ; de nombreuses églises tout autour de l'île sont partiellement détruites et abandonnées. Un petit nombre d'entre elles sont reconstruites avec une architecture parfois très moderne laissant les habitants de la région perplexes.

A droite ; le phare de Ribeirinha, situé à Faial, a été détruit à la suite d'un séisme le 9 juillet 1998 comme de nombreux autres bâtiments importants dans la région (magnitude 5,8 sur l'échelle de Richter)

PHOTO ANNEXE 5

Exemple de fresque que l'on retrouve le long de la baie portuaire de l'espace maritime de Horta, Faial. Chacune représente un bateau qui est venu s'amarrer au port, laissant ainsi une trace, préservant leur bonne fortune en mer (aujourd'hui, plutôt considéré comme un gage de sécurité symbolique).

Au cœur de l'Atlantique Nord, entre l'isolement et l'inclusion, l'archipel des Açores est le point de départ de nombreux émigrants à la poursuite de nouvelles perspectives d'avenir depuis des générations. Les départs subsistent telle une norme au sein de la société et la migration est devenue constitutive du vécu des habitants de l'archipel. Grâce à l'étude de la famille açorienne, nous ouvrons la voie aux récits de voyage pour tenter de comprendre quels sont les facteurs qui entraînent les açoriens à s'éloigner de leurs îles en quête de nouveaux territoires.

Mots-clés : Emigration – Famille – Archipel – Insularité

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad